



ORIENT - OCCIDENT



AGENCE NATIONALE DE LA RECHERCHE
ANR

Ouvrage publié avec le concours

de la Société des Amis de la Bibliothèque Salomon Reinach

et du projet ANR MeDIan (Les sociétés méditerranéennes et l'Océan indien)

Comité de Rédaction (au 01.01.2012) :

Jean ANDREAU, Marie-Françoise BOUSSAC, Roland ÉTIENNE, Alexandre FARNOUX,
Ian MORRIS, Georges ROUGEMONT, Jean-François SALLES, Catherine VIRLOUVET,
Jean-Baptiste YON

Responsable de la Rédaction : Marie-Françoise BOUSSAC

Adjoint : Jean-Baptiste YON

Maison de l'Orient et de la Méditerranée — Jean Pouilloux
7 rue Raulin, F-69365 LYON

Marie-Francoise.Boussac@mom.fr

www.topoi.mom.fr

Diffusion : De Boccard Édition-Diffusion, 11 rue de Médicis, 75006 PARIS

Topoi. Orient-Occident Supplément 11, Lyon (2012)

ISSN : 1161-9473

Illustration de couverture : Al-Hariri, *Maqamat*, BNF, Manuscrits, arabe 5847,
f.119 V° (navire marchand).

Illustration du dos : Atlas portugais, dit « Atlas Miller » (1519), image BNF, cote
GE DD 683 RES (détail).

SOMMAIRE

Topoi, Supplément 11

Autour du Périples de la mer Érythrée

Textes édités par M.-Fr. BOUSSAC, J.-Fr. SALLES et J.-B. YON

Sommaire	3-4
Présentation	5-6

Genre et lecteurs

D. MARCOTTE, « <i>Le Périples de la mer Érythrée</i> dans son genre et sa tradition textuelle »	7-25
P. ARNAUD, « <i>Le Periplus Maris Erythraei</i> : une œuvre de compilation aux préoccupations géographiques »	27-61
J. DESANGES, « L'exkursus de Pline l'Ancien sur la navigation de mousson et la datation de ses sources »	63-73

De l'Égypte à l'Inde

B. FAUCONNIER, « Graeco-Roman merchants in the Indian Ocean : Revealing a multicultural trade »	75-109
---	--------

Mer Rouge et Afrique

P. POMEY, « À propos des navires de la mer Érythrée : découvertes récentes et nouveaux aspects de la question »	111-132
S. SIDEBOTHAM & I. ZYCH, « Results of Fieldwork at Berenike: A Ptolemaic-Roman Port on the Red Sea Coast of Egypt, 2008-2010 »	133-157

- V. BUCCIANTINI, « The Limits of Knowledge: Explorations of and Information from the Horn of Africa to the East African Coast in the Graeco-Roman Tradition » 159-176

Arabie

- M. BUKHARIN, « The Coastal Arabia and the adjacent Sea-Basins in the *Periplus of the Erythrean Sea* (Trade, Geography and Navigation) » 177-236
- J. SCHIETTECATTE, « L'Arabie du Sud et la mer du III^e siècle av. au VI^e siècle apr. J.-C. » 237-273
- A. ROUGEULLE, « Syagros et autres établissements côtiers du Hadramawt préislamique. Note archéologique » 275-291

Golfe

- J.-Fr. SALLES, « Le Golfe persique dans le *Périple de la mer Érythrée* : connaissances fondées et ignorances réelles ? » 293-328

Inde

- F. DE ROMANIS, « On *Dachinabades* and *Limyrike* in the *Periplus Maris Erythraei* » 329-340

Héritages

- Cl. ALLIBERT, « Les réseaux de navigation du début de l'ère chrétienne au XVI^e siècle Rencontre de populations, échanges commerciaux et matrimoniaux, concurrence à l'ouest et à l'est de Madagascar » 341-357
- É. VALLET, « Le *Périple* au miroir des sources arabes médiévales. Le cas des produits du commerce » 359-380

LE PERIPLUS MARIS ERYTHRAEI UNE ŒUVRE DE COMPILATION AUX PRÉOCCUPATIONS GÉOGRAPHIQUES

Le *Périple de la mer Érythrée*, attribué avec réserve par l'unique manuscrit à Arrien de Nicomédie, fait partie d'une des collections constitutives de la tradition des géographes grecs mineurs – en l'occurrence le manuscrit de Heidelberg – que certains considèrent issue de la bibliothèque personnelle d'Arrien¹. Ce texte, fortement corrompu et corrigé, constitue à ce jour un *unicum* tant au sein de la géographie antique qu'au sein de la périplographie. Il est en effet le seul à donner une liste d'*emporia* plutôt que de mouillages ou de points importants le long des côtes, et à indiquer dans le détail les périodes et vents favorables, parfois l'allure de navigation, et le détail des produits susceptibles d'être importés et exportés à partir de ces places. Il n'a, dans le détail, ni la structure, ni la forme, ni, surtout, le vocabulaire de la plupart des périples. Il n'en a pas fallu plus pour que l'érudition y vît très tôt² un manuel à l'usage des marchands, rédigé par un marchand grec égyptien au cours de ses voyages, et qui aurait recueilli des informations orales sur les régions plus lointaines. Ces conclusions semblent à première vue imposées par le plus élémentaire bon sens.

L'idée que ce texte était un manuel à destination du commerce romain rédigé par un Grec égyptien sous le règne de Malikh II de Nabatène (40-70 ap. J.-C.) est si communément admise que l'essentiel de la bibliographie postérieure aux travaux, vieux de près d'un siècle, de H. Frisk porte plus sur la valeur documentaire du document (ou sur sa datation) que sur le document lui-même. L'hypothèse de J. Pirenne d'une datation aux environs de 200 (PIRENNE 1961a et 1961b) a été oubliée sans avoir été pourtant sérieusement infirmée. Depuis les travaux fondamentaux de H. Frisk et de L. Casson, aucune étude globale du document n'est venue enrichir ou renouveler ce qui est devenu la *communis opinio*, à laquelle

1. Cf. la contribution de D. Marcotte à ce volume.

2. MÜLLER, *GGM* 1 p. XCV, qui y voit un marchand installé à Béréniqè.

le commentaire de S. Belfiore, en 2004, n'a pas apporté d'enrichissement notoire. L'étude philologique de l'ouvrage et son intégration dans les traditions anciennes restent encore largement à faire.

Les tentatives en vue de lui trouver une place dans la typologie de la littérature périplographique ancienne sont généralement restées peu satisfaisantes, tant cet ouvrage est original dans sa forme. Cette place est assurément plus complexe que l'on ne le considère souvent, la définition même de la notion de périple posant problème même à son plus éminent spécialiste (GONZALEZ PONCE 1993 ; 1995, p. 66-67). Les contours de cette catégorie, tels qu'ils ont été fixés par l'érudition moderne, sont très larges et sans doute trop larges. Ils ne prennent pas, ou peu, en compte la différence de structure entre le périple descriptif (souvent difficile à distinguer de la description chorographique de type périégétique), le portulan, le périple-guide comportant des instructions à l'impératif, et le récit de voyage à la première personne. Aucun des ouvrages parvenus jusqu'à nous n'a d'autre statut que celui d'ouvrage littéraire, et l'idée de manuels destinés aux marins reste très incertaine. À plusieurs reprises, le *Périple de la mer Érythrée* utilise la première personne, mais jamais dans des contextes comparables à ce que nous pouvons savoir des récits de voyage, réels ou fictifs parvenus jusqu'à nous. L'auteur considérait lui-même une partie au moins de son opuscule comme un périple, même s'il contient peu de détails utiles en termes de navigation.

L'idée d'un manuel fondé sur une expérience personnelle repose en grande partie sur l'affirmation du caractère unitaire de la rédaction. L'unité stylistique est indéniable, mais la façon dont les questions de l'unité rédactionnelle et de la datation sont inextricablement mêlées dans l'historiographie du sujet repose, comme souvent dans l'analyse des textes à caractère géographique, sur une confusion de l'érudition entre la datation et la forme des sources éventuelles d'une part et celles de leur possible compilation d'autre part. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de poser, ces dernières années, ces questions de méthode, qui ont été peu sollicitées dans ce document, du fait qu'il a été posé en principe que cet ouvrage était l'œuvre unitaire d'un rédacteur qui s'exprime à la première personne.

Or le caractère unitaire de cette œuvre est moins évident qu'il n'y paraît, ce que soulignait déjà J.A.B. Palmer (1949, p. 64). On sait qu'un ouvrage tel que le *Périple du Pont-Euxin* d'Arrien, qui se présente comme un récit de voyage, peut mêler des informations personnelles et des compilations. Rapporté à l'ensemble de la littérature périplographique antique, un ouvrage entièrement déconnecté des sources antérieures serait en fait un cas unique. Tout porte à croire que le *Périple de Hannon* n'est pas autre chose que l'habillage romanesque tardif d'un périple aux fins d'accréditer un certain nombre d'hypothèses relatives à la géographie des confins de l'œcumène, sous le double effet de l'autopsie et de l'autorité du locuteur supposé. Les auteurs de récits autoptiques ou prétendus tels, de Pythéas à Cosmas, en passant par Polybe et Strabon ne manquent généralement pas de bien distinguer le vu et le su et d'insister sur le caractère autoptique de telle ou telle inscription.

Nous avons de fait été très tôt frappé par une caractéristique qui d'ordinaire signale l'utilisation de sources différentes. L'opuscule a en effet recours à pas moins de deux modes différents d'expression des intervalles : le *dromos*, terme original sur lequel nous reviendrons plus loin, qui paraît désigner des tronçons de navigation entre deux escales, et l'expression en stades de la distance, selon plusieurs échelles tirées de plusieurs systèmes de conversion des durées en distances. Nous verrons plus loin que la cartographie des *dromoi* nous conforte dans nos soupçons. Le commentaire de S. Belfiore a par ailleurs souligné, à défaut d'en tirer toutes les conséquences, les incohérences de la datation (2004 p. 78-80). Les éléments datant renverraient au règne de Malich II, soit 40-70 pour la Nabatène (§ 19), à 40-50 pour le Yémen si Charibael (§ 23, 26, 31) est Karif' el WatarYuhan'im I^{er}. Pour le subcontinent indien, les monnayages d'or kushâna mentionnés au § 65 n'apparaissent pas avant 78, et Manbanos (§ 41) serait Nahapana, mentionné par les inscriptions entre 119 et 123 et Saraganes (§ 52) Gantamiputra Sri Sâtakarni, qui règne entre 130 et 131. Si on accorde quelque crédit à ces datations, elles deviennent évidemment très problématiques. La question de la datation du *Périples de la mer Érythrée* n'est une *vexata quaestio* que si l'on postule que l'on considère que les informations contenues doivent nécessairement être chronologiquement cohérentes parce que l'ouvrage lui-même a l'homogénéité propre à un récit autoptique ou parce que la datation de la description devrait dater la rédaction de l'ouvrage ou de ses versions. Elle n'est plus un problème si elle date des couches documentaires empruntées à des horizons chronologiques divers, dont la compilation est par nature postérieure au plus récent des documents et antérieure à la mort d'Arrien de Nicomédie. Cette composition en échiquier est une caractéristique de la géographie antique, et non une exception. Elle redonnerait force et vigueur aux thèses de J. Pirenne.

Les objections à l'hypothèse d'une description fondée sur l'expérience personnelle d'un marchand, et *a fortiori* celle d'un récit de voyage, se heurtent à de solides critiques : l'idée qu'un même personnage ait pratiqué dans le cadre de son métier de marchand l'intégralité des routes de l'Océan Indien³ est une vue de l'esprit. La spécialisation élevée du commerce, la nécessité de la familiarité avec les lieux de l'échange, les conditions et espaces de la navigation et les personnes actives dans les places de commerce ne pouvaient manquer d'imposer une spécialisation de tous les acteurs du commerce sur certaines lignes bien spécifiques. Ptolémée (*Géog.* 1.9.1) nous a ainsi brossé le bref portrait de personnes actives sur l'une ou l'autre route, dont l'une – un certain Diogène – ne s'était retrouvée sur les côtes de l'Azanie que par l'effet d'un vent contraire qui l'avait dérouté vers le sud au large du cap Gardafui lors d'un voyage de retour depuis l'Inde. Tel autre, un certain Théophile, naviguait avec une certaine régularité – il y avait au moins deux voyages – sur les routes de l'Azanie.

3. Nos remerciements vont à F. de Romanis qui a récemment attiré avec raison notre attention sur ce point.

L'hypothèse que nous soyons en présence d'une compilation nous est donc apparue assez forte pour justifier une enquête plus approfondie, dont nous avons entrepris de livrer ici les grandes lignes, étant entendu que l'étude des liens qui unissent notre *Périple aux Instructions pour le dessin d'une carte de la terre*, mieux connues de l'érudition sous le nom de *Géographie*, seront l'objet d'une présentation spécifique (à paraître dans la revue *Sileno* en 2013). Elle nous a amené à nous interroger sur le sens et les intentions réelles d'un texte qui paraît avoir eu des ambitions plus larges que d'être un simple guide à l'usage des marchands, et à rechercher dans le texte des indices supplémentaires de ces intentions et de la personnalité de son auteur. C'est ce que, au risque de tenir des propos provocateurs, nous allons tenter de proposer ici à l'appui d'une autre lecture de cet opuscule, sans pour autant remettre en cause la valeur documentaire de son contenu.

1. L'auteur et son univers intellectuel

Si, en première analyse, on ne peut se prononcer sur le caractère autoptique de l'ensemble du récit, plusieurs éléments suggèrent très nettement que certaines parties ne peuvent résulter d'une expérience personnelle. C'est notamment le cas de toute la partie qui se trouve au-delà de Land's End, la pointe extrême du sub-continent indien, et du Sri-Lanka. L'auteur continue en effet la description de la navigation comme s'il était possible de passer d'une côte de l'Inde à l'autre sans faire le tour de Sri-Lanka. Or ce n'est pas le cas. L'étroite passe de Pamban ne présente que deux chenaux de quelques dizaines de mètres de large bordés de toutes parts de hauts-fonds. Quant au « passage » entre Land's End et Talaimannar, il n'est qu'un semis de hauts-fonds et de bancs de sable sub-affleurants ou affleurants à marée basse. Sur la foi du témoignage des membres de l'ambassade de Taprobane venue rencontrer l'empereur Claude, Pline décrit très précisément cette situation et indique que seuls des catamarans d'une capacité de 3.000 amphores pouvaient espérer franchir ces passes (Pline, *HN* 6.82). Les navires de charge monocoques devaient en revanche très probablement faire le tour de Sri-Lanka, ce qu'ignore à l'évidence l'auteur.

La connaissance apparente du sens de *Dakshinâ* (50), qui est l'objet d'une discussion dans le cadre de ce séminaire, ne signifie pas nécessairement que l'auteur ait connu le sanskrit... Si le mot désignait une route, comme on nous le propose dans cet ouvrage⁴, il pourrait même nous conduire à la conclusion opposée à celle que l'on en tire d'ordinaire.

L'usage de la première personne – en fait une première personne du pluriel interprétée par l'érudition comme un pluriel de modestie – reste l'un des arguments majeurs avancés par l'érudition à la fois pour défendre la thèse d'un récit autoptique et pour cerner la personnalité de l'auteur. La nature de cette

4. Cf. De Romanis.

première personne mérite que l'on s'y arrête, car il n'est pas si clairement établi qu'elle renvoie au narrateur.

1.1. L'usage de la première personne

On reconnaît d'ordinaire à la suite de L. Casson (p. 7-10) dans plusieurs passages exprimés à la première personne du pluriel la preuve indiscutable que cet opuscule est le récit d'un voyage réel effectué par un Égyptien. Cette origine est considérée établie sur la foi du § 29⁵, qui parle des arbres de *Sachalite* exsudant la gomme, en les comparant à certains arbres de l'Égypte « chez nous » (παρ' ἡμῖν). Cette opinion⁶, qui semble d'évidence, est pourtant moins naturelle qu'il n'y paraît. On doit sans doute traduire non « comme c'est le cas de quelques arbres que nous avons en Égypte », mais « comme c'est le cas, chez nous, de quelques arbres en Égypte ». Ἐν Αἰγύπτῳ n'est pas une notule déterminative de παρ' ἡμῖν, mais introduit une opposition entre un « eux » implicite et un « nous » affiché, entre le *barbaricum* et l'empire ; à l'intérieur de ce dernier, la curiosité décrite trouve un parallèle en Égypte. La même expression apparaît au § 57, dans un passage dont le texte est au demeurant très mal établi, pour caractériser comme le pendant des « vents étésiens de chez nous » ce que dans l'océan Indien on appelle l'Hippale (la mousson)⁷. Le « nous » s'oppose ici encore à un « eux » implicite, le monde de l'Empire et de la Méditerranée à celui de la Mer Érythrée. Il met dans la balance une identité collective large (le « nous ») et une altérité non moins large qui est l'objet de la description du *Périple*. Ce « nous » conventionnel est à rapprocher du « nous » du *Mare Nostrum* ou de ἡ καθ' ἡμᾶς θαλασσά. Cette conscience d'appartenir à un ensemble généralement opposé à l'ensemble géographique décrit s'intègre clairement dans une conscience romaine qui oppose au monde méditerranéen et à ses usages le monde de l'autre mer qu'est celui de la mer Érythrée.

L'usage de ce « nous » de généralité, qui caractérise le bassin Méditerranéen et ses habitants par rapport à un autre monde centré sur une autre mer, le civilisé par rapport au barbare, le familier par rapport à l'exotisme, est sans doute aussi celle qui se déduit d'un passage où l'auteur parle de « notre commerce »⁸. Si

5. Ὡς τινα καὶ τῶν παρ' ἡμῖν ἐν Αἰγύπτῳ δένδρων.

6. BELFIORE 2004, p. 83.

7. § 57. On notera néanmoins que le texte retenu par L. Casson enchaîne pas moins de quatre corrections en une ligne, ce qui ne peut manquer de susciter la prudence, voire la réserve...

8. § 48 : πόλις λεγομένη Ὀζήνη, ἐν ἣ καὶ τὰ βασιλεία πρότερον ἦν, ἀφ' ἧς πάντα τὰ πρὸς εὐθηνίαν τῆς χώρας εἰς Βαρύγαζαν καταφέρεται καὶ τὰ πρὸς ἐμπορίαν τὴν ἡμετέραν.

certain y voient une allusion directe à la pratique personnelle de l'auteur⁹, il nous semble, là encore, plus raisonnable d'y trouver la marque d'une opposition entre le commerce de subsistance local, marqueur d'un « eux » sous-entendu, et le grand commerce maritime dans lequel le « nous » collectif est engagé.

Le seul passage où la première personne du pluriel puisse prétendre à quelque consistance est le § 20, où elle apparaît pour caractériser une pratique de navigation en droiture, au centre de la mer Rouge, loin du pays des Arabes, et la vitesse nécessaire à la sécurité. Selon L. Casson (p. 8), ce passage « révèle qu'il a lui-même suivi la route en discussion ». On ne peut évidemment exclure cette hypothèse, mais, là encore, l'affirmation paraît bien catégorique au regard de la réalité du texte¹⁰.

On ne peut certes exclure l'intrusion d'une source citée au style direct. J. Desanges (DESANGES 1998), à propos d'Agatharchide, nous a bien mis en garde contre le possible usage de seconde main de la première personne. Ici, le « nous » apparaît dans un passage à la syntaxe très tourmentée (génitif absolu précédant immédiatement le verbe à la première personne et se rapportant à cette personne), ce qui pourrait fort bien caractériser une citation. Mais, que l'on admette ou pas l'éventualité, au demeurant entièrement hypothétique, d'une citation, il y a tout lieu de douter que l'on soit ici en présence d'un récit : le verbe est en effet au présent, qui n'est pas le temps de la narration et du récit, et a toutes chances d'être un présent de généralité où le « nous » renvoie au même groupe que dans les cas précédents, dans le même système d'opposition aux « eux », ici incarné par la liste des peuples décrits pour leur férocité. Le sens serait alors « où nous (Romains au sens large, ou Grecs) avons coutume de naviguer ». En toute honnêteté, on ne peut toutefois exclure formellement qu'il s'agisse d'un présent de généralité renvoyant aux pratiques récurrentes d'un navigateur ou marchand particulier, ainsi qu'on l'admet d'ordinaire.

La première personne du pluriel reparaît enfin avec une connotation chronologique : où *πρὸ πολλοῦ τῶν ἡμετέρων χρόνων* situe la destruction d'Eudaemon par « César » (sans doute C. César). S. Pothecary (POTHECARY 1997, 2002) a bien étudié la signification de cette expression très banale dans d'autres contextes et montré sa valeur générationnelle relativement lâche. Si elle renvoie d'ordinaire à une première personne plus individualisée, non seulement elle ne peut constituer un indicateur chronologique précis, mais encore elle fonde le « moi » dans un ensemble plus large. Elle ne permet pas de situer précisément l'auteur par rapport aux événements rapportés et peut s'opposer aux temps anciens.

En résumé, si l'on compare le *Périple de la Mer Érythrée* aux récits de voyage ou aux fragments de récits de voyage conservés, il nous semble tout à

9. BELFIORE 2004, p. 184, n. 276 : « questa è un' esplicita affermazione dell'interesse dell'Autore del Periplo per il commercio di beni di lusso ».

10. Διὸ καὶ εἰσπλεόντων τὸν μέσον πλοῦν κατέχομεν εἰς τὴν Ἀραβικὴν χώραν μᾶλλον παροξύνομεν ἄχρι τῆς Κατακακαυμένης νήσου.

fait frappant qu'il n'en partage pas les traits majeurs, à savoir l'usage du passé, l'usage d'une première personne renvoyant à la singularité d'une expérience particulière, et les anecdotes propres à une telle expérience, et qu'à aucun moment il ne se réclame de l'autopsie, au contraire d'une majorité d'auteurs d'*historiāi*. Le « nous » généralisant du *Périple* ne donne aucune consistance particulière à son auteur. En revanche, la mention des « Grecs » à deux reprises (§ 52, 54), paraît renvoyer la Grèce à la sphère de l'altérité, par rapport au « nous » générique. Sous réserve qu'il ne s'agisse pas là d'emprunts à une source antérieure et que l'on puisse se fonder sur ces deux passages pour cerner la personnalité de l'auteur, ce qui n'est pas assuré, ces particularités pourraient nous inciter à placer l'auteur dans une sphère plus latine que grecque. D'autres éléments vont dans le même sens, notamment le calendrier utilisé par l'auteur.

1.2. Le nom latin des mois

Les éléments habituellement sollicités pour fonder l'origine égyptienne du locuteur sont de fait bien peu convaincants. Le poids d'un des éléments à notre sens les plus déterminants pour identifier le milieu culturel dont est issu l'auteur de cet opuscule, autant que le public auquel il était destiné, ne paraît pas avoir été pleinement apprécié. Il a pourtant été bien remarqué (CASSON 1989, p. 8 ; BELFIORE 2004, p. 83) qu'à pas moins de six reprises¹¹, l'auteur donne les noms latins et égyptiens des mois durant lesquels s'effectue la navigation sur tel ou tel itinéraire. Dans un cas (§ 6), le mois latin est seul nommé. Dans toutes les autres occurrences, ce sont toujours les mois du calendrier romain qui sont donnés en premier lieu, suivis de leur équivalent dans le calendrier égyptien. Cette particularité est tout à fait remarquable.

D'une part, le calendrier lunaire égyptien ne devrait pas autoriser cette passerelle générale avec le calendrier julien solaire (ainsi que le note F. de Romanis dans ces pages). D'autre part, la papyrologie égyptienne du I^{er} s. fait normalement état des seuls mois égyptiens, même dans les documents émanant de soldats. Un auteur de la partie grecque de l'Empire devrait logiquement utiliser les mois grecs. Mais ce sont les noms latins des mois qui ont été utilisés en premier lieu, les noms égyptiens des mois n'étant donnés qu'en second lieu et de façon approximative, car ils étaient les mois utilisés dans les ports de départ en mer Rouge.

Quoique l'expression de l'opuscule soit grecque, c'est bien un public latin hellénisé (ou grec latinisé) qui semble avoir été le destinataire du *Périple*, et c'est dans la même sphère culturelle qu'il est tentant de placer l'auteur de l'opuscule. La mention de l'Ἀφρικὴ, distincte de la Λιβυή, au § 18 caractérise la *provincia Africa*

11. § 6 : ἀπὸ μηνὸς Ἰανουαρίου μέχρι τοῦ Σεπτεμβρίου, ὃ ἐστὶν ἀπὸ Τῦβι ἕως Θῶθ· εὐκαίρως δὲ ἀπὸ Αἰγύπτου ἀνάγονται περὶ τὸν Σεπτέμβριον μῆνα ; 14 : περὶ τὸν Ἰούλιον μῆνα ὃ ἐστὶν Ἐπίφι ; 24 : περὶ τὸν Σεπτέμβριον μῆνα, ὃς ἐστὶν Θῶθ ; 39 : περὶ τὸν Ἰούλιον μῆνα ὃς ἐστὶν Ἐπίφι ; 49 : περὶ τὸν Ἰούλιον μῆνα ὃς ἐστὶν Ἐπίφι ; 56 : περὶ τὸν Ἰούλιον μῆνα ὃ ἐστὶν Ἐπίφι.

et nous renvoie également à un auteur à la fois imprégné de culture administrative latine et de géographie hellénistique. Pour autant, l'impression de latinité qui se dégage de cet ouvrage ne suffit pas à donner corps à l'hypothèse qui voyait dans l'opuscule un mémoire destiné au préfet d'Égypte.

1.3. *Le vocabulaire technique de l'échange et de la navigation*

Dans l'interprétation traditionnelle, on est en droit de s'attendre à voir un marchand ou pilote (terme qui dans la papyrologie égyptienne impériale désigne en fait le commandant du navire), utiliser assez naturellement le vocabulaire technique de la navigation et de l'échange en usage dans l'Égypte ; or il est assez surprenant de voir ce marchand ou pilote supposé méconnaître ce que l'érudition croit pouvoir restituer du vocabulaire technique de l'échange et de la navigation. Pour avoir abondamment travaillé sur les documents douaniers d'époque romaine d'expression grecque, nous sommes frappé qu'un texte censé nous renvoyer à la sphère technique de l'échange et du *port of trade* (traduction que propose L. Casson du mot *emporion*) n'utilise pas, ou très peu, le vocabulaire technique de l'importation et de l'exportation, si largement attesté dans les papyrus¹². Son lexique en la matière est en règle générale assez neutre. Il est aussi assez homogène. On peut néanmoins supposer qu'il procède d'une forme d'homogénéisation volontaire qui n'était pas sans exception. Il n'est pas inintéressant à cet égard que les seules exceptions à cette règle se concentrent dans deux paragraphes : 19 et 32.

Elle est attestée au § 19, précisément dans un passage dont l'originalité repose sur la description d'une douane romaine en territoire nabatéen à Leukè Kômè (YOUNG 1997). Ce point a fait couler beaucoup d'encre : s'agissait-il vraiment d'une douane romaine ? Le terme de centurion est en effet aussi attesté en contexte nabatéen (YOUNG 1997). Gary K. Young a plaidé de façon à notre sens

12. **Importation** : προχωρεῖ est le terme le plus fréquemment utilisé (7-10 ; 12-14 ; 24 ; 39 ; 49 ; 60) ; c'est un terme peu usité par ailleurs qui n'est pas sans parallèle dans les papyri d'époque impériale (PALMER 1949). Pourtant le sens qu'on lui trouve ici – « se vendre » – reste exceptionnel dans les papyrus (en fait il n'en existe qu'une attestation claire : *P. Sarap.* 92 = *P. Amh.* 2,133, 90-133 ap. J.-C., lettre d'Eutychidès à Sarapion) ; εισφέρεται est plus rare (17 ; 19 ; 36 où il est utilisé pour désigner les exportations vers un autre lieu). Le terme technique est εἰσαγεῖν qui apparaît aux § 27-28 et est employé à contresens en 27 (flux interne vers le port-entrepôt), comme εἰσαγωγή utilisée (37) pour désigner l'accès des navires et non l'importation ; **exportation** : ἐκφέρεται (8 ; 9 ; 17) ; φέρεται ἐξ (7) ou ἀπό (49) ; le verbe technique habituel ἐξαγέται est d'emploi plus rare (10 ; 28) ; inversement le mot ἀντιφόρτιζειν (14 ; 32 ; 39) est inconnu de la documentation papyrologique (un seul emploi, peu clair du substantif correspondant ἀντίφορτον, dans *BGU* 1.248, 75-76 ap. J.-C., Arsinoïte). Le terme technique ἐμβάλλεσθαι, qui, de la loi douanière d'Asie à la papyrologie lagide et impériale caractérise systématiquement le chargement d'un navire, et le substantif dérivé ἐμβολή, n'apparaissent que dans un seul et même paragraphe (32) ; ἐκβάλλειν tout aussi essentiel à la fiscalité de l'échange n'est pas plus utilisé.

convaincante en faveur d'une douane romaine. S'il fallait ajouter un argument à la démonstration de Gary K. Young, l'usage du terme de παραφυλακή¹³ par le *Périple* serait sans doute déterminant. Il s'agit en effet d'un terme clairement emprunté au vocabulaire technique de l'univers douanier de Rome. La loi douanière d'Asie (Cottier *et al.* 2008) l'utilise à plusieurs reprises (ll. 32-44 ; 38-45 ; 62-63 ; 96 ; 114-116 ; 141 ; 286) comme synonyme du latin *custodiae* en le distinguant bien des *stationes* et laisse entendre qu'il s'agissait de postes de moindre importance. De telles informations sont absentes du reste du *Périple*. L'originalité de cette notice peut plaider avec une égale crédibilité en faveur des hypothèses contradictoires d'une relation de voyage et d'une compilation. Le droit de douane y est appelé παραλήπτη, version abrégée du terme légal, et développé en παραλήπτη τῆς τετάρτης τῶν εἰσφερομένων φορτίων, qui est quasiment la formule légale.

Dans tout l'opuscule, le verbe technique ἐμβάλλεσθαι et le substantif dérivé ἐμβολή, qui désignent le chargement du navire dans les textes de la pratique et dans les règlements douaniers dès l'époque lagide¹⁴, n'apparaissent que dans le seul paragraphe 32, dans un passage entièrement centré sur les pratiques douanières où du reste l'auteur paraît prendre des distances avec sa source, à laquelle il a de fortes chances d'avoir emprunté ce terme. On a le sentiment que ce vocabulaire est lié à deux notices à caractère douanier importées dans la description.

L'hypothèse d'un marchand n'est pas plus soutenue par l'étude du vocabulaire de la navigation. L'usage que l'opuscule fait du terme de *diaplous* est, par exemple, extrêmement original. Alors que chez les péripiographe, il désigne normalement une traversée en droiture, ses deux apparitions dans le texte du périple (40, 55) renvoient au chenal entre deux dangers (GIANGRANDE 1975, p. 294). Entorse d'un homme du métier à la langue des périples ou méconnaissance du sens technique des mots ? Invention par l'auteur d'un vocabulaire propre à sa description ? Il est impossible de le préciser en l'état de nos connaissances, dans la mesure où rien ne permet d'établir avec certitude si le vocabulaire des périples était aussi celui des marins... On sait que cet auteur, qui manie une langue très marquée par les vulgarismes, est tout aussi friand de tournures imagées et d'emprunts au vocabulaire poétique (GIANGRANDE 1975). Dans ces conditions, il n'y aurait rien de très étonnant à le voir introduire un vocabulaire en décalage avec les usages des périples.

Parmi les expressions généralement considérées comme une référence claire à des usages locaux figure l'utilisation, dans deux passages seulement de

13. Au § 31, on trouve à propos de l'île de Dioscouris (Socotra), sans doute avec le même sens technique de poste douanier, le verbe παραφυλάσσειται en association avec le verbe ἐκμείσιθωται qui renvoie sans doute à la prise à ferme de ce poste par des Romains avec une perspective de contrôle douanier.

14. Ces termes sont aussi ceux qu'utilisent la loi douanière d'Asie et les papyrus égyptiens jusqu'à la fin de l'empire.

l'opuscule (§ 1 ; 32), de l'adjectif ἀποδεδειγμένος rapproché par L. Casson (1989, p. 273-274) d'un certain nombre de contrats de naulisme où apparaît l'expression ἀποδεδειγμένοι ὄρμοι¹⁵. Au terme d'un raisonnement analogique, il concluait qu'il se serait agi de ports dotés d'un équipement particulier liés notamment à la présence de dispositifs militaires. Les lieux et mouillages auraient été « désignés » car ils contenaient un dispositif militaire, et tout port désigné aurait dès lors été un port jouissant d'un équipement spécifique. Une première remarque nécessaire est que tous ces documents se rapportent au Nil et caractérisent les lieux – pas nécessairement des ports¹⁶ – où le navire pourra faire des escales techniques en toute sécurité. Rien n'indique que sous l'empire, cette sécurité ait été d'ordre militaire, ce caractère demeurant implicite dans le seul document hellénistique qui utilise ce terme.

S. Belfiore a donné plusieurs interprétations différentes de ce terme, ce qui illustre assez bien les difficultés qu'il a à en saisir le sens exact. Il est toujours traduit par « désigné », mais conçu ici comme un élément de la hiérarchie des *emporía* (2004, p. 156, n. 1 *ad* §1), là comme un terme « à comprendre en relation avec l'usage exclusif de Moscha en qualité de port désigné pour l'encens » dans la région concernée (2004, p. 176, n. 190 *ad* § 32), mais ailleurs, en référence au deux passages ci-dessus, il est ainsi commenté : « «désigné», dit d'un port doté de fonctions particulière de mouillage et de défense ».

Si l'on se tourne à nouveau vers la documentation papyrologique, le terme apparaît d'une façon qui semble à première vue formulaire dans les contrats de naulisme d'époque romaine impériale. Discuter le détail de cette expression et de sa genèse nous amènerait trop loin, mais il apparaît clairement que, même dans les contrats de naulisme, l'expression n'a jamais été figée à l'époque impériale, et qu'elle ne caractérisait pas des équipements portuaires, et encore moins un statut douanier. Un reçu de chargement relatif au transport terrestre à destination de ports montre que cette expression renvoie non à l'aménagement ou au niveau d'équipement de ports, mais à une liste fournie par ailleurs et perdue¹⁷. Le sens

15. *P.Aberd.* 20 (II^e s. ap. J.-C.) : [-ca.?-]ατ[.]γογ[.] εις τούς [ἀποδ]εδειγμένο(υ)ς ὄρμο(υ)ς καὶ ἐμβαλο(ῦ)μεν [ο]ῦς ; *P.Laur.* 1.6 (97-117 ap. J.-C.) : μὴ νυκτὶ μῆδ' ἐν χ[ε]ιμῶν πλέων, ἀλλὰ καθορμίζων ἐπὶ τῶν ἀποδεδειγμένων καὶ ἀσφαλεσιτάτων ὄρμων ; *P.Oxy.Hels.* 37 (176 ap. J.-C.) : προσορμίζων δὲ καθ' ἐκάστην ἡμέραν ἐπὶ τῶν ἀποδεδειγμένων καὶ ἀσφαλεσιτάτων ὄρμων ταῖς καθηκούσας ὥρας.

16. *P.Hib.* 2.198 (242-222 BC ?) 110 sq. : [τὸς δὲ] πλείον[τας κατὰ π]οταμὸν ὀρμίζεσθαι πρὸ τ[-ca.?-] ἐν τοῖς ἀ[ποδεδει]γμένοις τ[ό]ποις νυκτὸς δὲ \μ/ μ[- ca.11 -] ; *P.Ross. Georg.* 2.18 (140 ap. J.-C.), Arsinoite FrB VI : [ὀρμιεὶ ἐπὶ τῶν ἀσφαλεσιτάτων καὶ ἀ[πο]δεδειγμένων τόπων.

17. *P.Lond.* 2.295 (118 ap. J.-C.), Arsinoite : Πτόλλιδι κ(αὶ) μετόχ(οι)ς σιτολόγ(οι)ς τοπαρχ(ί)ας Δινυσιάδ[ος] γενήμ(ατος)β (ἔτους) Παπέεις... ειτη. καμηλοτρόφ[ος] Διονυσιάδος ὁμολογῶ μεμετρηῖσθαι κ(αὶ) ἀπεσχη[κέν]αι παρ' ὑμῖν φόρετρα ἧς κατῆξα ὑπὸ ἰδίων καμήλων ἀπὸ τῶν τῆς μερίδος θησαυρῶν εἰς τοὺς ἀποδεδειγμένους (*sic*)

serait plutôt alors « désigné par ailleurs » et n'appartient pas spécifiquement au registre de l'univers portuaire. C'est le sens qu'il pourrait avoir aussi dans le document hellénistique qui a servi de base au raisonnement de L. Casson¹⁸. Si le terme a un sens spécifique dans le vocabulaire du mouillage, ce qui n'est pas assuré, il pourrait renvoyer à une liste de mouillages nilotiques agréés publiée par ailleurs plutôt qu'à des aménagements précis. Il est très douteux que le terme ait ce sens dans le contexte du *Périple de la mer Érythrée*.

Pour autant, si l'adjectif renvoie à une liste préexistante, une possible interprétation consisterait à imaginer que l'auteur-compilateur, qui a aucun moment n'affirme être le premier à révéler au lecteur les informations qu'il nous livre, nous indiquerait ainsi que la liste des lieux qu'il nomme est bien établie par la tradition et que sa vérité est ainsi garantie. L'auteur prendrait ainsi le contre-pied de Hannon et Pythéas, qui, on le verra, sont présents en filigrane derrière ce texte.

Parmi les attestations de l'adjectif, la plus fréquente n'a rien à voir par nature avec les ports, mais caractérise une qualité et un rang dans une relation hiérarchique. Elle s'applique aux personnes (gymnasiarques, prytanes, l'empereur lui-même¹⁹) et aux institutions (le *kritérion*). Il est alors un équivalent approximatif du latin *lectissimus*. Il s'agirait alors d'une mention très banale indiquant la qualité générale, le rang ou la notoriété d'un lieu.

Cette proposition rejoint en partie les suggestions de Müller (GGM1 p. 257, n. *ad loc.*) qui opposait les ἐμπόρια ἀποδεδειγμένα et ἐπισημότερα (§ 60), et même les ἐμπόρια νόμιμα (ce qui est plus contestable) aux ἐμπόρια τοπικά ou τάξιν τινὰ ἐμπορίου (§ 19, Leukè Kômè). On pourrait y ajouter les μικρά ἐμπόρια (§ 3). Il s'agirait donc d'une certaine façon de retrouver la notion de lieu « digne de mention » chère aux géographes (on notera au passage le parallèle entre les *emporía* épisèmes et les lieux épisèmes de Ptolémée). Il est douteux que la variété des termes reflète la variété des situations de terrain. Elle s'expliquerait plutôt à notre sens par le désir de variété formelle qui caractérise le style de l'auteur.

ὄρους κριθῆς μέτρῳ δημοσίῳ ἀπὸ [γε]νήματος τοῦ αὐ(τοῦ) β (ἔτους) Ἀδρ(ιανοῦ) Κ(αί)σα[ρος] τοῦ κυ[ρίου] . . .]η ζ γ'

18. *Chr.Wilck.* 331 = *P.Tebt.* 1.27.2 (113 av. J.-C., Tebtynis) : φροντίζειν ὅπως καὶ τὰ[λ]λα [γέν]ηται κατὰ θερείαν ἐξ ὑγιῶς, παρακομ[ί]ζειν δὲ ἐπὶ τοὺς ἀποδεδειγμένους [τόπου]ς καὶ μηθὲν τούτων καταπρόησε[σθαι ἀλλὰ] ἐπὶ καὶ {περὶ} τὸ περὶ τῆς [ἀφέσε]ως πρόγραμμα ἐκτεθῆι ἐὰν μὴ πάντ[ων] ὧν δέον ἐστὶ παραδοθέντων [καὶ] τῶν ἐφέλκομένων πρὸς τοὺς ἔμ[π]ροσθεν χρ[ό]νους ἐκπληρωθέντων ἐπις[.] παρὰ τε ὑμῶν ἢ τῶν πρὸς ταῖς . . . ο]ϊκον[ο]μίαις. L'expression ἐπὶ τοὺς ἀποδεδειγμένους [τόπου]ς pourrait aussi se développer [ὄρου]ς. On l'on retrouve dans un contrat de nautisme d'époque lagide (*P.Hib.* 2.198), où elle renvoie à une liste qui faisait appel à d'autres documents. C'est le sens que l'on trouve dans des reçus de chargement et dans des documents intéressant les banques.

19. Par ex. *P.Tebt.* 2.397 = *Chr.Mitt.* 321, 198 ap. J.-C., Tebtynis.

Le terme d'*emporion* semble défini au § 14 par le lien structurel entre ce port et un « tyran », bien distingué d'un roi, mais il n'est pas certain que sa signification soit constante. Il est présent chez Ptolémée dans les mêmes zones que dans le *Périple*, à l'exception de Leukè Kômè, et à l'exclusion de toute autre zone.

Le vocabulaire de la navigation et de la manœuvre n'est pas moins problématique. Quoique les mentions d'orientations soient fréquentes, il y a peu de références précises à la manœuvre du navire en dehors du § 57. Ce chapitre relatif à la navigation hauturière est celui qui nous décrit la découverte de la traversée directe (*diaplous*) vers l'Inde par Hippalos, et les deux routes possibles. Casson aussi bien que Belfiore ont essayé de rendre ce passage par des termes techniques. L'auteur décrit trois routes. La première est la route directe²⁰ depuis Kanè. Il n'en précise pas l'allure, implicite, au portant. Pour les deux autres, à partir de la côte des Aromates, il définit deux destinations qui impliquent plusieurs rapports plus complexes au vent. En direction de Barygaza et de la *Skythia*, il faut d'abord remonter au vent pendant pas plus de trois jours contre le vent²¹ puis au portant²². En fait, même dans ces deux exemples, le vocabulaire de l'auteur se réduit à avoir le vent contre soi, ou à avancer en droite route, ce qui pour lui est l'image de la navigation au portant. On est loin d'un vocabulaire technique. Entre les deux, pour ceux qui naviguent entre les Aromates et la Limyrique, il utilise le verbe *τραχήλιζειν*, que Casson (1989, p. 87) traduit « with the wind on the quarter » et Belfiore (2004, p. 151) « col vento di tre quarti ». En d'autres termes « au large ».

L'idée, tirée de la carte des vents, n'est assurément en soi pas absurde, mais elle paraît assez éloignée de la lettre du texte. S. Belfiore (2004, p. 189) considère que le sens premier est « enserrer le cou d'une victime pour la mener au sacrifice » et qu'il faut imaginer son application à un usage particulier de la voilure (2004, p. 189, n. 339). Il y a pourtant de fortes raisons de douter que l'auteur utilise un terme emprunté au vocabulaire nautique. Le mot *τράχηλος* a certes, dans un passage, et un passage seulement²³, un sens nautique, puisqu'il désigne la partie médiane du mât, mais il paraît s'agir ici d'une représentation anthropomorphique du gréement du navire (le cou, sous la tête du mât) plutôt que d'un terme technique. L. Casson avait du reste fort bien noté que le verbe utilisé par le *Périple* est sans parallèle dans un contexte nautique et a proposé avec raison d'y voir un sens

20. 57.7 : εὐθὺς ἀπὸ Κανή. Le terme εὐθὺς doit être traduit par « en ligne directe » et renvoie aux termes classiques εὐθυπλοία et εὐθυπλοεῖν (Str. 3.3.1 ; 6.3.5 ; 6.3.7 ; 7.4.5 ; 11.2.3 ; 3.1.23 ; 13.1.32 ; 14.1.9 ; 14.1.28 ; 14.5. 16 ; 14. 6.3 ; 17.1.4 ; Arrien, *Cyneg.* 25.8), ou encore ἐπ' εὐθεία πλέειν (*Stad. Mar. Magn.* 164 Müller).

21. 57.10 : οὐ πλεῖον ἢ τρεῖς ἡμέρας ἀντέχουσι.

22. Παρεπιφέρων πρὸς ἴδιον δρόμον, οὐ δρόμος a son sens classique de route « en droite ligne », et non celui d' « étape ».

23. Athénée, 11.475a, citant Asclépiade de Myrléa, auteur du II^e-I^{er} s. av. J.-C.

figuré, mais toujours en y recherchant une manœuvre précise, ce qui conduit *in fine* à fausser le sens du texte²⁴. La seule autre attestation de ce verbe en contexte nautique est un texte de Strabon (6.3.2) relatif à Charybde où il présente aussi un sens figuré, Charybde entraînant « par le cou » les navires là où ils ne veulent pas.

Sans doute faut-il donc renoncer à traduire ce verbe par un terme technique de la manœuvre auquel il ne renvoie pas directement et qu'il ne semble jamais avoir désigné. Le champ sémantique du verbe est invariant : il désigne l'autorité que l'on a sur les choses et la capacité que l'on a de mener un être là où il ne veut pas. C'est cette image, qui fait du navire un être vivant, que paraît vouloir imposer l'auteur. Il faut assurément traduire en conservant l'image. L'auteur nous dit qu'à la différence de la navigation vent arrière, il faut en quelque sorte tenir la bride au navire... Nous serions en présence d'une image littéraire, pas d'un terme nautique.

Nous sommes bien en présence d'un vocabulaire souvent emprunté à l'univers de l'expression poétique, ou à tout le moins à la littérature historique et philosophique grecque. Cette particularité est quelque peu surprenante dans le contexte purement technique et utilitaire que l'on prête d'ordinaire à cet opuscule ; elle l'est moins si on lui prête des ambitions plus élevées.

L'usage du terme de δρόμος pour caractériser une étape est l'un des traits les plus originaux du vocabulaire du *Périple de la mer Érythrée*. Ce n'est en effet pas un terme normal du vocabulaire maritime : pris *stricto sensu* il s'applique au domaine terrestre et seulement à celui-ci : le δρόμος est au char ce que πλοῦς est au navire²⁵. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris de ne le trouver qu'une seule fois dans tout le corpus périplographique, en dehors du *Périple de la Mer Érythrée*, chez le pseudo-Skylax, où il surdétermine le caractère direct d'une traversée (διάπλους)²⁶, et dans un passage de Marcien d'Héraclée, qui pourrait être inspiré de notre *Périple*, ou de la source qu'il partage avec Ptolémée²⁷. Il y désigne clairement un segment continu de navigation en ligne droite entre deux escales. Contre l'avis de

24. P. 265 : « Presumably, just as a wrestler gets a neck lock on an antagonist and thereby is enabled to twist him where he wants him, so a skipper “gets a neck lock on” the wind, and thereby is enabled to twist it till he has it where he wants it ».

25. Philo Alex., *De confusione linguarum*, 115 : φιλεῖ γὰρ ἔστιν ὅτε χωρὶς ἡνιόχων τε καὶ κυβερνητῶν ὁ τε πλοῦς καὶ ὁ δρόμος εὐθύνησθαι ; id. *De somniis* 2.201 : μόνως γὰρ οὕτως κατορθοῦται δρόμος μὲν ἄρματι, σκάφει δὲ πλοῦς.

26. Ps-Skylax 47 : Διάπλους δὲ ἀπὸ Λακεδαιμόνος ἕως ἐπὶ τὸ ἀκρωτήριον τῆς Κρήτης, ἐφ' ᾧ ἔστι πόλις Φαλάσαρνα, ἡμέρας δρόμος.

27. *Per. Mar. Ext.* 13 (*GGM* 1, p. 523). Pour l'hypothèse de la lecture du *Périple* par Marcien, cf. la contribution de D. Marcotte à ce volume. En réalité, les parallèles de toponymie sont plus nets entre Marcien et Ptolémée (1.17.8 et 4.7.10-12), que Marcien cite parmi ses sources, qu'entre Marcien et le *Périple*, auquel il n'emprunterait guère que les *dromoi* de l'Azanie, mais en les plaçant là où Ptolémée mentionne l'Azanie...

L. Casson (1989, p. 278), il n'existe aucune valeur préétablie, réputée « normale », du δρόμος à preuve le fait que, comme le pseudo-Skylax l'auteur du *Périple* en précise au besoin la durée²⁸. Il semble que ce terme n'appartient ni au vocabulaire technique de la mer ni à celui des périple. Les rares attestations de son utilisation en contexte maritime paraissent une fois encore procéder de la métaphore et ont la vocation d'insister sur l'idée d'une route aussi précise qu'une route terrestre. L'image moderne équivalente serait celle d'un rail. Strabon²⁹ l'utilise ainsi une seule fois pour évoquer une particularité propre aux côtes méditerranéennes de l'Espagne : la capacité offerte par des vents étésiens constants de naviguer sans avoir à se dérouter. De la même façon, évoquant une navigation anarchique dans les courants du détroit de Messine, Aelius Aristide³⁰ l'oppose aux errances (*planai*). Il est remarquable que la plus grande occurrence de ce terme se rencontre précisément dans le *Périple* entre le cap des Aromates et Rhapta, exactement dans un secteur où Ptolémée (1.17.8) accumule des termes aussi inhabituels dans le langage de la périplographie que ceux du *Périple*, à savoir ὁδός et διαστήματα, soit deux termes qui évoquent l'un la route terrestre et l'autre l'intervalle, soit un segment de droite. Le *Périple* (§ 51), utilise du reste lui aussi le terme ὁδός à une occasion. Ces parallèles ne sont sans doute pas fortuits – nous y reviendrons bientôt – et l'ensemble de ces comparaisons suggère que les termes peu usités en contexte maritime δρόμος et ὁδός proviennent probablement d'une source commune, et qu'ils renvoient moins en soi à une étape qu'à une navigation en ligne droite entre deux points, l'image de la ligne droite étant au cœur du champ sémantique du mot δρόμος. C'est du reste là que réside l'intérêt des δρόμοι qui devaient initialement comporter des orientations, que fournit normalement l'auteur du *Périple*, mais aussi des durées convertibles en distance. L'auteur les donne quand il le veut bien. Le parallèle avec Ptolémée (1.17.8) montre qu'elles étaient présentes dans leur source commune et que l'auteur du *Périple* les a supprimées de propos délibéré. Le choix du terme δρόμος a sans doute été utilisé – comme les mots retenus par Ptolémée – non pour évoquer des étapes, mais pour souligner le caractère direct, mesuré et orienté des durées, caractère sur lequel se fonde leur utilisation géo-cartographique. On est là très loin d'une terminologie technique.

Quant à σταθμός (§ 15, 44), il s'agit là encore d'un terme que l'on ne rencontre guère que dans le vocabulaire des itinéraires terrestres. Il est assez singulier en contexte maritime. Les termes structurants du voyage de commerce maritime sont en fait principalement constitués de trois éléments : ἐμπόριον, δρόμος, σταθμός. Le premier est assez rare sous l'empire en dehors de quelques

28. § 15 : δρόμους ἡμερησίους πλείους (...) μετὰ δύο δρόμους νυχθημέρους...

29. Strabon, 3.2.5 : διὰ γὰρ εὐδίου κλίματος οἱ δρόμοι συντελοῦνται καὶ μάλιστα τῷ πελαγίζοντι.

30. Aelius Aristid., Ἱεροὶ λόγοι 2. Jebb p. 306 ἔπειτα ἐν πορθμῷ πλάναι καὶ δρόμοι, τὰ μὲν εἰς τὸ πρόσθεν, τὰ δὲ εἰς τοῦπίσω.

héritages de l'époque hellénistique et ne se rencontre guère plus à l'époque impériale que chez Ptolémée, et pour la seule région de l'océan indien. Nous avons vu ce qu'il fallait penser du second. Cette trilogie est aussi étrangère à la périplographie grecque classique qu'à sa postérité impériale. En revanche, on peut sans mal la rapporter à un modèle développé par le droit romain prétorien de la mer au plus tard à l'époque d'Auguste, lorsque le jurisconsulte Labeo commenta les trois états du navire de commerce comme *portus* (le lieu d'arrêt en vue de l'échange), *iter* (le navire en mouvement) et *statio* (le navire à l'arrêt sans activité commerciale)³¹. On a réellement le sentiment que ἐμπόριον, δρόμος, σταθμός expriment les notions latines de *portus*, *iter* et *statio*. Comme dans le cas des mois, le monde grec offre, on le voit, moins de clés que l'univers latin. L'utilisation au §57 de l'adjectif ὑψηλός pour désigner la haute mer est singulière en grec, mais paraît bien traduire le latin *altum*.

L'étude du vocabulaire réputé technique apparaît donc peu concluante, tant en matière de commerce que de navigation. Il est évident que la caractérisation technique du vocabulaire a été surestimée par l'érudition. Elle doit d'autre part être considérée avec une certaine prudence dans la mesure où nous ne pouvons assurer avec certitude que le vocabulaire des périples, qui est un vocabulaire technique, reproduise le vocabulaire technique réel des marins. Quant à une possible inspiration égyptienne du vocabulaire, elle se heurte à plus d'objections que de confirmations, alors que la piste latine possède une certaine vraisemblance.

1.4. Modèles et ambitions littéraires de l'œuvre

On sait depuis les travaux de Frisk que la langue du *Périple* est en règle générale celle d'une koinè relativement banale, qui présente pourtant moins d'attaches avec la langue des papyrus égyptiens qu'il ne le pensait. Cohérente, elle caractérise à l'évidence une rédaction unitaire, mais est le fruit d'un assemblage complexe et original de vulgarismes, d'ionismes (GIANGRANDE 1975, p. 294) sans doute en partie inspirés par la lecture d'Hérodote, de tournures poétiques, parfois même homériques, sans oublier des emprunts nets à la langue des historiens grecs de Rome et au platonisme.

Nous avons également été frappé par le fait suivant : le vocabulaire utilisé est souvent emprunté aux philosophes et la langue est plus conforme aux modèles littéraires qu'à la langue des papyrus égyptiens. Le souci de la variation est particulièrement sensible dans les formulations de l'auteur du *Périple*, tout

31. Ulpian., LXVIII ad edictum = Dig. 43.12.1. 17. *Si in mari aliquid fiat, Labeo competere tale interdictum : « ne quid in mari inve litore quo portus, statio iterve navigio deterius fiat »* ; Ulpian., LXVIII ad edictum = Dig. 50.16.59 : « *Portus* » *appellatus est conclusus locus, quo importantur merces et inde exportantur : eaque nihilo minus statio est conclusa atque munita. Inde « angiportum » dictum est ;* Ulpian., LXVIII ad edictum = Dig. 43.12.1.13 : « *stationem* » *dicimus a stando : is igitur locus demonstratur, ubicumque naves tuto stare possunt.*

autant que celui d'éviter l'aridité et le caractère fastidieux de la liste répétitive, inhérents au genre itinéraire, et, en son sein, au genre périple. Derrière ces traits se cache une ambition littéraire évidente dans un genre notoirement peu propice à l'ἀνθηροποιεῖσθαι, ainsi que le soulignait Cicéron³². La qualité de l'expression constituait un défi littéraire que des auteurs aussi divers que Polybe, Strabon, Mela ou Pline ont consciemment relevé et qui constituait l'un des enjeux du texte géographique. L'auteur de notre périple se situe indubitablement dans la même veine, et se rapproche plus par son style des auteurs de chorographies et de géographies que du style des périples. Nous verrons bientôt que les particularités de la forme rejoignent de ce point de vue les intentions ultimes de l'auteur.

Le vocabulaire, à défaut d'être poétique, en dépit d'un nombre non négligeable de références homériques, choisit souvent des expressions imagées de préférence à des termes techniques : une mer agitée est ainsi dite *ταραχώδης*, terme qui n'est pas normalement associé à la mer, mais une fois à un liquide dans un traité médical tardif (Alex. Trall., *Febr.* 2). Le verbe *τραχήλιζειν* appartient à cette catégorie.

Dans trois passages consécutifs (§ 44-46), l'auteur utilise pour caractériser l'impact de la marée sur l'étiage du fleuve le mot *πλήμη*. Là encore, si ce mot désigne normalement l'étiage du fleuve en crue, l'auteur n'a pas utilisé les mots de même radical, *πλημυρίς* et *πλήμυρα* qui désignent la crue du Nil en Égypte dans les papyrus³³, et qu'Hérodote (8.129), Aristote (*Met.* 366a 20) et Théophraste (*Sign.* 29) ont utilisés pour caractériser la marée. Le mot *πλήμη* appartient au vocabulaire de la description géographique chez les historiens grecs de Rome³⁴. L'inspiration de l'auteur semble puisée dans la littérature historico-géographique et ses descriptions chorographiques. Son intérêt pour l'histoire des Grecs dans le subcontinent indien, aux § 41 et 47 notamment (PALMER 1949, p. 64), illustre bien des soucis plus complexes que la simple narration.

Le terme *ἀνερεύνητος* utilisé pour désigner le monde inexploré est assez remarquable, car il appartient au vocabulaire philosophique en général, et platonicien en particulier. Il se rencontre principalement chez Platon (*Hp. Maj.* 298c) et Aristote (*Eth. Nic.* 1181b12). Le verbe *παρεκτείνω* employé dans la description géographique des confins méridionaux du continent africain entre Rhapta et la mer d'Hespérie (§ 18) appartient au langage descriptif de la Septante (*Ez.*, 19) de Diodore de Sicile (14.22) ou encore de Strabon (13.4.17). Le verbe dynamique dérivé *παρνατείνω* est utilisé (§ 37) pour caractériser l'avancée d'un cap. C'est sans doute une des marques du milieu culturel auquel il convient de

32. *Att.* 2.6.1. Même point de vue chez Pline, *HN, Praef.* 12 ; Amm. Marc. 15.9.7 ; Solin, *Collect., Praef.* 2.4.

33. *Chr. Wilck.* 355 ; *CPR* 1.39, Fr7 = *Stud. Pal.* 20.63 ; *P. Cair. Masp.* 1 67002 ; *P. Kron.* 29 ; *P. Mich.* 8 474 ; *P. Oxy.* 12. 1409 ; *P. Oxy.* 16. 1913 ; *SB* 10 10458.

34. Polybe 20.5.11 ; 34.9.5 ; Dion. Hal. 1.79 ; Diod. Sic. 17.106 ; Strab. 3.2.5.

rattacher l'auteur du *Périple*. Ces traits sont sans doute un de ceux qui font du *Périple* l'élément de plein droit d'une collection dont Didier Marcotte a bien montré dans ces pages les attaches platoniciennes.

On ne peut évidemment se fonder sur ces quelques éléments pour refuser par principe à un marchand égyptien l'accès aux lumières des bons auteurs grecs, de Platon et d'Aristote. Ils nous conduisent néanmoins à ouvrir la voie à d'autres interprétations au moins aussi vraisemblables, et à examiner avec un plus d'attention la méthode et des intentions géographiques de l'auteur.

2. Une œuvre de compilation

2.1. L'unité formelle de la rédaction et ses limites

L'unité formelle de la rédaction est un trait marquant de l'ouvrage. Elle a permis à Frisk de définir les caractéristiques d'un style et d'une langue. Le caractère très répétitif des formules, y compris l'utilisation de verbes peu usités, comme on l'a vu plus haut, ne contribue pas peu à une impression de cohésion qui paraît fondée. Elle caractérise aussi bien les notices propres à chaque *emporion* que les notices de synthèse géographique.

Cette indéniable unité est certes le signe certain qu'un auteur a fortement imprimé sa marque à cet ouvrage, mais elle ne démontre pas pour autant qu'il n'a pas utilisé plusieurs sources en complément, ou en lieu et place d'une autopsie dont jamais il ne fait état. Une lecture du texte tend à suggérer le contraire. La confusion qui s'attache à l'emplacement d'Omana (§ 27 ; 32 ; 36 ; 37) n'a pas seulement conduit à des hypothèses de localisation contradictoires. Elle est le fait d'un mode descriptif qui rompt avec les données d'orientation relative (« à droite », « à gauche de ») ou absolue (« au nord », « au sud », « à l'est », « à l'ouest de ») qui caractérisent la plupart des passages relatifs à la mer Rouge ou encore à l'Azanie. Plus on s'avance au-delà de l'Indus, plus les indications d'orientation et de séquence deviennent confuses, du fait de l'imprécision latente de ce qui ressortit à la côte et à l'intérieur des terres. Tout ce qui est situé au-delà de Muziris est au mieux allusif. Tous les éléments relatifs à des régions plus lointaines (notamment, mais pas exclusivement Thina), peuvent être rapportés à une information érudite avec au moins autant de crédibilité qu'à une information glanée auprès des indigènes, et ce d'autant qu'une partie de ces informations se retrouve de façon plus détaillée chez d'autres auteurs, notamment Ptolémée, ainsi qu'on le verra bientôt. On ne peut non plus manquer d'être sensible à quelques notices douanières au langage spécifique, qui sont généralement étrangères à la langue du *Périple* et pourraient en réalité provenir d'autres sources, comme les notices relatives à Leukè Kômè (§19) et à Kanè (§32).

Le vocabulaire de l'importation, que l'on a évoqué plus haut, connaît quelques variations d'une région à l'autre : le verbe *προχωρεῖ* est systématiquement utilisé des § 7 à 24, à l'exception de deux attestations du verbe *εἰσφέρεται* (17 ; 19).

Le verbe εἰσαγέται apparaît à partir du § 26 à propos des côtes méridionales de l'Arabie. Le choix de la variété n'en est pas la cause, puisque, dans chacun des groupes, un même terme revient avec la régularité et l'invariance d'une litanie. Il y a de fortes chances que ces variations dans l'espace soient l'écho de particularités propres à différentes sources, mais il serait néanmoins dangereux de tirer des conclusions fermes de ces seuls indices, car ces verbes ne sont pas exactement synonymes.

Les formes narratives changent également. Un premier ensemble assez cohérent semble formé par la description de la mer Rouge et de l'Azanie. Il remonte probablement en réalité à deux sources déjà fusionnées et transmises par un seul canal. La description de l'Inde est beaucoup plus confuse. Elle comporte de nombreuses redites et ne permet plus de faire clairement la distinction entre sites côtiers et sites de l'intérieur, entre navigation maritime et fluviale, entre voie de terre et voie d'eau. La description y est tantôt périprographique tantôt d'ordre politique et commercial et comporte un nombre non négligeable de notices historiques. Dans d'autres secteurs, des notices douanières faisant appel à un vocabulaire spécifique semblent importées dans la trame descriptive (Leukè Kômè et Kanè).

Le vocabulaire de l'orientation présente lui aussi quelques incohérences, à moins qu'il ne s'agisse d'un choix délibéré de variation. Le nord est ainsi désigné comme Borée³⁵, comme Aparktias³⁶ ou par référence l'Ourse (ἄρκτος), elle même à l'occasion désignée comme la petite Ourse³⁷.

Les incohérences les plus frappantes se notent dans l'expression des distances. Or, les systèmes d'orientation et d'expression des distances constituent souvent un élément déterminant de diagnostic de l'utilisation de plusieurs sources. Dans le *Périple*, on ne rencontre pas moins de deux modes d'expression de la distance (et peut-être trois). Le premier est la référence au *dromos*. La valeur en temps du *dromos* est du reste parfois précisée, même si cela reste une exception très circonscrite dans l'espace. On constate alors que le *dromos* recouvre des réalités très variables, de la demi-journée au nycthémère en passant par la journée. L'existence d'une fluctuation dans l'évaluation, exprimée par la forme « deux ou trois *dromoi* » (§ 10 et 19) semble également renvoyer à plusieurs sources, à moins qu'il ne s'agisse d'une forme d'expression de l'approximation.

L'usage des δρόμοι est réservé à un nombre très limité de secteurs : entre Myos Hormos et Leukè Kômè (§ 19), entre Malao et le cap Gardafui (§ 9-11), entre ce dernier et Rhapta ; entre l'ouverture du golfe Persique enfin et Omana où l'on compte six δρόμοι (§ 36). Dans tous ces secteurs, le mot *dromos* exprime à

35. § 42 : εἰς αὐτὸν Βορέαν ; § 50 : ἐκ τοῦ Βορέου ; § 62 et 64 : εἰς νότον εἰς τὸν Βορέαν. Au § 12, il s'agit d'un vent réel et non d'une orientation.

36. § 30 : πρὸς ἀπαρκτίαν.

37. § 34 : εἰς αὐτὴν ἄρκτον ; § 60 : ἀπὸ ἄρκτου ; § 64 : κατὰ μικρὰν ἄρκτον.

la fois une unité de distance, même si elle est variable, et l'idée d'une navigation en droite ligne.

Entre ces divers secteurs, c'est l'usage, moins original, du stade, qui est la règle. L'utilisation qui en est faite est conforme aux pratiques attestées en Méditerranée. On trouve d'un côté un système de distances courtes articulées autour de l'habituelle valeur-cible de 120 stades, et de ses sous-multiples, et de l'autre un système articulé autour du nyctémère de 1.000 stades. Entre les deux, on a toute une série de données composites qui sont en règle générale assez typiques des données retouchées par les géographes ou de computs arrondis. Enfin on rencontre une série discrète, mais bien réelle de données centrées sur une valeur de 800 stades correspondant, selon la table de conversion habituelle du mille en stades, à une distance de 100 milles romains (ou de 50 pour 400 stades). Si la notion de *dromos* exprime une navigation directe, il est intéressant que, dans ces passages, la navigation en droite ligne s'exprime par d'autres biais (§ 57)

Rapportée à la séquence de l'exposé du *Périple*, l'incohérence devient plus frappante encore. On trouve d'abord des stades jusqu'à Μαλαὸν ἔμπόριον, dans le golfe Avalite, puis des δρόμοι jusqu'au cap des Aromates, où l'on découvre à nouveau des distances en stades jusqu'à ἔμπόριον Ὀρώνη, avant de retrouver à nouveau des δρόμοι jusqu'à Rhapta, le long des côtes de l'Azanie, où leur valeur en journées ou nyctémères est parfois, mais pas toujours, précisée. Les δρόμοι se retrouvent à nouveau entre Myos Hormos et Leukè Kômè au § 19, mais à partir du § 21, les distances exprimées en stades deviennent à nouveau la norme. Mais les δρόμοι réapparaissent brièvement entre l'embouchure du golfe Persique et Omana (§36 : 6 δρόμοι). Suivent quelques paragraphes sans distances, jusqu'au § 41 où l'on retrouve des distances en stades. On ne trouve ensuite plus de distances jusqu'à l'évaluation de la distance totale jusqu'à la Limyrique (§ 51), puis à nouveau des séquences de toponymes sans distances jusqu'au § 54 où sont données les distances de Muziris à Nelkynda et Tyndis.

Sur les fleuves, on trouve de la même façon soit les journées et nyctémères, soit les distances (§ 54). Plus à l'est, lorsque des journées de navigation seront mentionnées, le mot *dromos* cèdera la place aux plus classiques jours ou nyctémères, lors de la remontée des fleuves.

Il y a tout lieu de penser que cette mosaïque de systèmes procède d'au moins trois sources : pour les régions les plus fréquentées, des données assez ancrées dans la mémoire collective pour autoriser des équivalences en stades, voire des extrapolations à partir de confrontations de données, et dans ce corpus, des données originellement exprimées en milles et converties en stades et des données formulées en stades. Pour d'autres régions, une ou des sources évaluant les distances en étapes dont la valeur (sauf précision contraire, une journée diurne ?) et le nombre semblent diversement établies. Ces dernières sources ont toutes chances d'être des relations de voyage, faisant état de voyages particuliers dont l'auteur a tenté une synthèse.

2.2. Les parallèles avec Ptolémée : une ou des source(s) commune(s)

Les parallèles entre le *Périple* et Ptolémée, et, à travers ce dernier, entre le *Périple* et Marin de Tyr, sont à la fois évidents et nombreux (BERGGREN & JONES 2000). Les étudier ici en détail nous entraînerait trop loin. Un exposé spécifique leur sera donc prochainement consacré³⁸. Ils imposent d'admettre que le *Périple*, Marin de Tyr et Ptolémée se situent dans une même tradition, soit que l'un des auteurs soit dépendant de l'autre, soit qu'ils dépendent également d'une même tradition. La première hypothèse semble à exclure. Ptolémée, et sa source directe principale Marin de Tyr, paraissent avoir tout ignoré de Leukè Kômè et d'Omana. Inversement, de nombreuses confusions ou approximations du *Périple* auraient sans doute été évitées si son auteur avait lu Marin ou Ptolémée : la description des côtes de l'Azanie est en particulier plus détaillée chez Ptolémée (*Géogr.*, 1.17.6-8), y compris en termes de durées de parcours. La toponymie de Ptolémée est enfin considérablement plus riche que celle du *Périple*.

Parmi les différences notables entre les deux sources figurent en particulier l'absence de sites essentiels pour le *Périple*, tels que Leukè Kômè ou Omana ou encore pour toute une partie des côtes de l'Inde. Quelques sites communs aux deux sources n'y apparaissent pas dans le même ordre séquentiel. Une dépendance directe d'un texte par rapport à l'autre semble donc exclue. La dépendance partielle à l'égard d'un même texte s'appuie en revanche sur des indices tangibles.

Ces réserves formulées, les parentés n'en restent en effet pas moins frappantes et concernent la quasi-totalité du *Périple*, à partir du golfe Avalite : la représentation générale du sud de la péninsule arabique est très voisine chez les deux auteurs.

Plusieurs lieux ou peuples ne se rencontrent que chez ces deux auteurs, mais, surtout, les formes toponomastiques sont généralement identiques ou présentent des variantes mineures explicables par des erreurs paléographiques. S'agissant de translittérations de noms empruntés à des univers linguistiques exogènes, l'identité des formes illustre toujours une source commune plus ou moins directe. Au § 64, le *Périple* évoque la cité de Θίνα, pour laquelle Ptolémée (7.3.6) donne deux noms, Θίναι et Σίναι, mais opte généralement pour le second (Ptl. 1.13.1 ; 1.14.10 ; 1.17.5 ; 7.3.6 ; 7.5.13). Tout aussi frappant est l'usage chez les deux auteurs de la forme Πασίνου χάραξ³⁹ au lieu de la forme usuelle Σπασίνου/*Spasinu*.

Au § 62 l'auteur du *Périple* mentionne comme Ptolémée (*Géogr.*, 7.2.2) les Κιρράδαι là où d'autres, comme Pline (*HN* 7.25) ou Élien (*NA* 16.22), parlent de *Scyrites* ou de Σκιράται. Toutes ces formes entretiennent entre elles des liens évidents, mais seuls Ptolémée et le *Périple* utilisent la même forme. Plus essentiel

38. À paraître dans *Sileno* 2013.

39. § 35, *sic* et Ptl., *Géogr.* 8.21.9 (Z et Nobbe ; om. codd. ceteri] ; Ptl., *Géogr.* 6.3.2 χάραξ Πασίνου.

à notre propos est le nom alternatif de Taprobane, Παλαισιμόνδου (§ 61), présenté comme le nom actuel. Ptolémée (7.4.1) se fait clairement l'écho de la même tradition, mais, tronçonnant le nom en deux, fait de *Simundu* l'ancien nom (*palai*) de l'île (CASSON 1989 p. 230-231). L'origine de cette dénomination est connue : c'est l'ambassade de Taprobane auprès de Claude qui avait révélé le nom de Palaïsimumdu, et le fait qu'il s'agissait de la capitale de l'île (Pline, *HN* 6. 84-91). Cette ambassade constitue de ce fait certainement un *terminus a quo* pour la source du *Périple*. La tradition plinienne, directement dérivée de l'ambassade se distingue néanmoins clairement d'une tradition dérivée, à laquelle appartiennent également Marin de Tyr et l'auteur du *Périple*, qui en font un nom alternatif de l'île.

L'une des clés de ces parentés nous est donnée par la désignation de certains sites comme *emporía*. Ce terme est habituellement étranger à la terminologie de la *Géographie*, mais il apparaît précisément dans les deux secteurs où Ptolémée et le *Périple* sont très voisins. On y ajoutera qu'à l'instar du *Périple*, Ptolémée mentionne les produits associés aux lieux pour une partie au moins des régions décrites.

L'inventaire des parallèles et différences avec Ptolémée fait apparaître trois cas de figures :

- Les secteurs entièrement différents. Tel est le cas de la rive orientale de la mer Rouge, largement exclue par l'auteur du *Périple*, qui mentionne comme site principal Leukè Kômè absente de Ptolémée. C'est aussi le cas des zones situées à l'est du golfe Persique, où Omana, site majeur du *Périple*, manque chez Ptolémée.
- Les zones où des parallèles existent : les lieux mentionnés par le *Périple* sont présents chez Ptolémée, mais le *Périple* ne nomme qu'un petit nombre de sites. C'est notamment le cas du sud de la péninsule arabique, de l'essentiel de l'Inde et de tout ce qui se trouve au-delà de Taprobane
- Les secteurs de recouvrement à peu près intégral : l'Azanie et le sud-est de l'Inde.

Ces deux secteurs appelleraient une attention particulière, du fait de parallèles si marqués qu'ils font des deux textes un quasi-décalque l'un de l'autre. Nous ne pourrions nous y consacrer ici, mais ils seront bientôt l'objet d'une étude spécifique. Le premier est le cas de l'Inde au-delà de Barygaza et des passages correspondants de la description des mêmes côtes par Ptolémée (7.1.6-9). En dépit de quelques additions et de quelques erreurs paléographiques simples, les deux textes sont très proches. Si cette proximité doit être soulignée, c'est avant tout pour montrer à quel point elle reste discrète dans les autres passages, ce qui suppose que les deux auteurs ont choisi de travailler à leur façon sur une source commune ou un groupe de sources commun.

Le second secteur, du golfe Avalite à Rhapta présente l'avantage de n'être pas seulement repris dans la description chorographique de Ptolémée (4.7.10-12 ; 38), mais aussi d'être l'objet d'une description détaillée de la source utilisée dès l'introduction de l'ouvrage (1. 17. 5-10). Les parallèles apparaissent non

seulement en termes de toponymie, mais en termes de structuration de l'exposé autour de « routes » ou « intervalles ». Les différences n'affectent que quelques toponymes divers ajoutés dans les intervalles par l'une ou l'autre source, et dans la nature de certains des lieux nommés. Dans son introduction, Ptolémée s'est expliqué sur le détail des données périplographiques sur lesquelles il s'est appuyé. Il a opposé à Marin de Tyr non le contenu de la liste des toponymes, mais leur ordre séquentiel (τάξις), qui était l'objet de présentations différentes. L'ordre conforme des *Instructions pour dresser la carte du monde* de Ptolémée et du *Périple* nous indique clairement que les auteurs des deux ouvrages se fondaient sinon sur une même source, du moins sur une même tradition, très voisine. Or Ptolémée attribue cette tradition aux marchands (ἔμποροι, 1.17.6) « de notre temps » – ou « de chez nous » – (καθ' ἡμᾶς, cf. 1.17, titre). Le caractère anonyme de cette liste nous incite à penser qu'elle était elle-même une synthèse dont l'extension géographique était supérieure à celle qu'en ont retenu Ptolémée et le *Périple* (au moins de Leukè Kômè, Bérénikè et Myos Hormos) jusqu'aux Bouches de l'Indus et que le *Périple* comme Ptolémée ont choisi de n'en retenir que certains éléments.

De l'ensemble de ces éléments se dégage l'idée que les deux auteurs ne sont pas directement dépendants l'un de l'autre, et qu'ils ont eux-mêmes combiné plusieurs sources, dont une, ou plusieurs, leur sont communes. Si le *Périple de la mer Érythrée* apparaît comme un ouvrage de compilation, et non comme un ouvrage autoptique, il convient de s'arrêter un peu plus longuement sur la culture géographique de l'auteur et sur ses intentions en rédigeant cet ouvrage. Par ces intentions s'expliquent les critères de sélection qui ont guidé les choix pratiqués par l'auteur du *Périple* au sein de ses sources.

3. Les enjeux géo-cartographiques du *Périple de la mer Érythrée* et sa place dans les débats des I^{er}-II^e s.

3.1. Culture cartographique de l'auteur

Une série d'indices convergents suggère que l'auteur possédait un niveau assez élevé de culture géo-cartographique. Certaines caractéristiques du grand nord (§ 67) reproduisent en particulier assez précisément les légendes de cartes décrites par Plutarque⁴⁰. Le § 57, décrivant la démarche intellectuelle prêtée à Hippale, est particulièrement révélateur de cette culture. On peut y lire les mots suivants :

πρῶτος δὲ Ἴππαλος κυβερνήτης, κατανοήσας τὴν θέσιν τῶν ἐμπορίων καὶ τὸ σχῆμα τῆς θαλάσσης, τὸν διὰ πελάγους ἐξεῦρε πλοῦν.

40. Les notules du § 66 paraissent tout droit tirées des légendes de cartes telles que décrites par Plutarque au début de sa *vie de Thésée* (1.1).

« Le premier, le pilote⁴¹ Hippale, se représentant mentalement l'emplacement des ports de commerce et la forme de la mer, découvrit la navigation à travers la haute mer ».

La reconstitution par l'auteur du raisonnement supposé avoir conduit Hippale à entreprendre une traversée directe vers l'Inde repose entièrement sur une attitude intellectuelle fondée sur une approche cartographique de l'espace. Le vocabulaire utilisé est le vocabulaire technique de la géo-cartographie : le terme θέσις pendant du latin *situs* désigne l'emplacement absolu d'un lieu dans un espace bi-dimensionnel où d'autres lieux disposent également d'un emplacement absolu. *Situs* et θέσις sont antinomiques de l'espace hodologique et nous installent dans la dimension cartographique de l'espace. Ayant posé les points du littoral, Hippale dessine la forme de la mer (σχῆμα). De la combinaison des emplacements et des formes naît la carte⁴². Hippale crée ainsi une carte mentale des sinuosités du grand golfe et conçoit intellectuellement sa corde, dont il va faire sa route idéale. C'est dire qu'il produit intellectuellement une figure dont l'auteur connaît la méthode d'élaboration, dont il perçoit les formes et qu'il nous permet de reconstruire en fournissant distances et orientations.

L'expérience d'Hippale est, ni plus ni moins, celle qui anime l'auteur du *Périple*. En donnant orientations et intervalles, il permet d'établir θέσις des lieux et σχῆμα de la mer. C'est une méthode cartographique (Ptol., *Géogr.*, 1.2.3-7) bien connue, qui consiste, sur un parcours réputé linéaire, à associer une orientation à une durée ou à une distance entre deux points. Cette méthode, issue de Timosthène, permet aux cartes nautiques médiévales de fonder une image renouvelée du monde. La précision de la figure dépend de la complexité et de l'exactitude de la rose utilisée. La rose utilisée par l'auteur du *Périple* était une rose à au moins huit rhombes, comme l'indique la mention du Λίψ (§ 15) et sans doute une rose à 12 rhombes (comme l'indique l'expression d'une direction intermédiaire au même § 15). Or ces roses complexes, qui indiquent au demeurant très souvent des directions erronées, comme c'est le cas notamment dans le *Stadiasme de la Grande Mer*, ne sont généralement pas celles des marins, qui évoluent en général dans une rose à quatre rhombes, mais celles des géo-cartographes qui l'utilisent, à la suite de Timosthène, dans un dessein essentiellement cartographique. Notre auteur n'est donc pas un débutant dans le domaine de la chorographie, de la cartographie ni même de la géographie, entendue comme connaissance de la forme et des dimensions du monde habité considéré dans sa globalité.

41. Le terme κυβερνήτης est très polysémique sous le haut-empire. En Égypte, il désigne le commandant du navire par opposition à son propriétaire.

42. Tout ce passage trouve un écho direct dans l'introduction des *Histoires* de Polybe (1.4.6) : ὅπερ ἐκ μὲν τῶν κατὰ μέρος γραφόντων τὰς ἱστορίας οὐχ οἷόν τε συνιδεῖν, εἰ μὴ καὶ τὰς ἐπιφανεστάτας πόλεις τις κατὰ μίαν ἐκάστην ἐπελθὼν ἢ καὶ νῆ Δία γεγραμμένας χωρὶς ἀλλήλων θεασάμενος εὐθέως ὑπολαμβάνει κατανοησκέναί καὶ τὸ τῆς ὅλης οἰκουμένης σχῆμα καὶ τὴν σύμπασαν αὐτῆς θέσιν καὶ τάξιν.

3.2. *Le séisme théorique des découvertes du 1^{er} s. et le positionnement de l'auteur*

Les datations traditionnellement proposées du *Périple*, fondées sur des éléments du 1^{er} siècle, et potentiellement du second, le placent au cœur de découvertes qui bousculaient toutes les normes de la géographie. Ce débat n'est assurément pas nouveau. L'idée ancienne d'une œcumène insulaire entourée de toutes parts par l'Océan n'avait pas disparu avec Ératosthène qui en avait seulement modifié la forme et les dimensions. Il l'inscrivait entièrement dans l'hémisphère nord. Ses limites méridionales étaient fixées par le « pays producteur de cannelle » en Afrique et Taprobane, tous deux situés par lui à 3.400 stades au sud de Meroe, soit environ 12° de latitude nord (Ératosthène, fgt IIC2 Berger = Str. 1.4.2, C 63.). Entre les deux tropiques était supposée se trouver une zone torride. Cinq récits de voyage accréditaient cette thèse : les périple de Hannon, de Himilcon, d'Euthymène de Marseille, le *Sur l'Océan* de Pythéas de Marseille et la circumnavigation de l'Afrique prêtée à Eudoxe de Cyzique. Ces cinq récits ont suscité dès l'Antiquité égal mélange d'adhésion et de scepticisme. Des doutes fondés se sont régulièrement exprimés par la bouche de plusieurs auteurs anciens (Polybe, Strabon, Pline, par ex.) sur l'authenticité de ces récits.

Contre cette représentation, Polybe, sans doute inspiré par les découvertes corrélatives du développement du commerce lagide, formula l'hypothèse que le continent Africain se prolongeait au sud au moins jusqu'à l'équateur, que l'équateur était tempéré et humide, et que le Nil y trouvait sa source. Au lendemain de la chute de Carthage, il entreprit une exploration des côtes occidentales de l'Afrique, sans doute pour trouver une confirmation de ses thèses et opposer au témoignage de Hannon son propre récit autoptique. Jusqu'à l'époque de Néron, ces thèses trouvèrent peu d'écho. Agrippa, largement héritier des représentations d'Ératosthène, restait prudemment dans l'expectative en se bornant à reconnaître les limites physiques de la connaissance, laissant la porte ouverte à toute information nouvelle, mais le monde d'Ératosthène trouvait en Strabon un défenseur solide.

Le premier siècle de l'ère chrétienne a en revanche apporté une série d'informations nouvelles qui ont les unes confirmé, les autres profondément remis en cause la représentation classique d'Ératosthène, désormais consacrée par l'académisme, de Cicéron à Arrien en passant par Agrippa, Strabon, Mela et Pline, et contre laquelle les visions nouvelles ne parvinrent pas réellement à s'imposer. Au Nord, la circumnavigation de la Bretagne par le grammairien Scribonios Démétrios de Tarse, sur l'ordre de Domitien⁴³, validait le témoignage de Pythéas et le choix d'Ératosthène de suivre son témoignage. Au sud, les choses étaient beaucoup plus compliquées.

43. Ou de Néron, cf. Plut., *def. orac.* 2 = *Moral.* 410 A ; 419, cf. Dessau 1911, p. 156-160. L'historicité du personnage est connue par une dédicace de York aux dieux du prétoire sur une plaque de bronze (*IGR* I, 1). Il est probablement à l'origine de la description de la Bretagne tirée d'une circumnavigation pratiquée sous le mandat d'Agriola (77-84) que l'on trouve chez Tacite (*Agriola*).

On ne dispose pas de suffisamment de données pour dater précisément les relations de voyage de Diogène et Théophile sur la côte de l'Azanie, entre Rhapta et le cap des Aromates. On sait seulement qu'il convient de les placer avant Marin de Tyr, qui se fondait sur leur témoignage (Ptol., *Géogr.*, 1.9.1-4 ; 14.1.4). Théophile avait décrit une navigation ininterrompue en ligne droite de Rhapta au cap des Aromates qui l'aurait conduit au cap le vingtième jour. Le même Théophile avait utilisé l'échelle de conversion la plus classique de 1.000 stades par nyctémère pour évaluer la distance entre les deux points. Une arrivée le vingtième jour équivaut à dix-neuf nyctémères et donc à une distance linéaire de 19.000 stades. Rapportée au méridien ératosthénien de 252.000 stades, elle représente 27° 8' au sud des caps qui limitent l'œcumène et le pays producteur de cannelle qu'Ératosthène situait à 12° au sud du tropique, soit à 12° de latitude nord. En d'autres termes, sur le globe d'Ératosthène, Rhapta se trouvait à un peu moins de 16° de latitude sud. Rapportée au méridien de 180.000 stades de Posidonius, elle représentait 38° et plaçait Rhapta largement au-delà du tropique du Capricorne (26° de latitude sud).

Ces estimations trouvaient une confirmation dans la relation d'un certain Diogène. Sur la route du retour de l'Inde, il avait été dérouteré vers le sud par la mousson de nord-est. En vingt-cinq jours, il disait avoir atteint les lacs où le Nil prenait sa source, « un peu au nord du cap Rhapta » (Ptol. *Géogr.* 1.9.1-4). La question du Nil s'invitait ainsi à nouveau dans le débat géographique et physique. Ces nouvelles informations ne remettaient pas seulement radicalement en cause le modèle ératosthénien de l'œcumène insulaire bordée au sud par un Océan situé au centre d'une zone intertropicale entièrement torride. Elles repoussaient si fortement vers le sud les limites de la terre habitée que Marin comme Ptolémée devaient recourir à quantité d'artifices pour réduire l'ampleur du phénomène.

Le témoignage des marchands, déjà sollicité par Sénèque (*Quaestiones Naturales*, 4.2), apportait un lot crédible d'informations nouvelles. Les renseignements tirés par Marin de Tyr et Ptolémée des ἔμποροι actifs le long des côtes de l'Azanie (Ptol., *Géogr.*, 1.17.6-10), dont on a vu qu'ils constituent à l'évidence l'une des sources communes à ces auteurs et au *Périple*, permettaient de réduire dans certaines limites, mais dans certaines limites seulement, l'impact des découvertes empiriques sur la représentation du monde. Ptolémée (*Géogr.* 1.17.8-9) donne le détail des durées de parcours⁴⁴ que l'auteur du *Périple* ne mentionne que de façon relativement imprécise, sans doute à dessein. À ces latitudes intertropicales, il est douteux que la journée de navigation ait été évaluée

44. Un jour de navigation du cap des Aromates à Panô, puis six jusqu'à Oponè, puis deux nyctémères jusqu'à Apokopa, puis trois « intervalles » jusqu'au Mikros Aïgialos en traversée directe, puis jusqu'au Mégas Aïgialos, cinq intervalles, mais les deux golfes peuvent être franchis d'un seul trait en quatre nyctémères. De là à Essina, deux nyctémères puis le port de Sérapion à une journée. Là commence le golfe qui conduit à Rhapta, à trois nyctémères. On parvient ainsi à un total de huit journées et onze nyctémères.

à 700 stades car Hérodote (4.85-86) avait calculé cette valeur pour la latitude du Pont-Euxin. On peut hésiter entre la journée très classique (Arnaud 1993 ; 2011) de 600 stades et celle de 500 stades, égale à la moitié du nyctémère, qui serait la plus rationnelle à des latitudes intertropicales. Si l'on adopte, avec Théophile et Marin de Tyr (Ptol. 1.9.4), la valeur classique du nyctémère, soit 1000 stades, on parvient à 4.000 ou 4.800 + 11.000 soit un total de 15.000 ou 15.800 stades, selon que l'on retient une journée de 500 ou de 600 stades. On est très loin des 3.000 stades qu'il ne fallait pas dépasser entre Meroe et le sud de l'œcoumène pour ne pas faire voler en éclats le modèle ératosthénien (Strabon, 2.1.13, C 72). Rapporté au degré de latitude de 700 stades d'Ératosthène, le nombre des journées de navigation rapporté par les marchands plaçait Rhapta à 22° 34' au sud du cap des Aromates pour une valeur de la journée de navigation de 600 stades, et à 21° 25' pour une valeur de 500 stades. On était alors encore nécessairement au moins 10° environ au sud de l'équateur dans le méridien d'Ératosthène. Dans le méridien de Posidonius, on était à au moins 30° au sud de Rhapta, c'est-à-dire au sud du tropique du Cancer, si l'on considérait l'ensemble de cette côte orienté en direction du sud.

Du côté des itinéraires terrestres, les durées de route des deux expéditions⁴⁵ menées au sud de Garama conduisaient à des conclusions similaires. La première avait été le fait d'une expédition militaire romaine, sous les ordres d'un certain Septimius Flaccus. Ignorée de Pline, elle se place nécessairement après 76 et avant l'expédition de Flavius Maternus. La seconde fut le fait d'un certain Julius Maternus qui accompagna le roi de Garama jusqu'au pays d'Agisymba, d'où il ramena un rhinocéros. L'iconographie monétaire et les titulatures associées permettent de placer cette expédition entre 83 et 92, sous le règne de Domitien. Les durées de ces expéditions de plusieurs mois équivalaient à placer Agisymba à 24.680 stades au sud de l'équateur, soit à un peu plus de 35° de latitude sud dans le méridien d'Ératosthène, et à plus de 49° dans celui de Polybe... C'est-à-dire dans les deux cas au sud de la latitude réelle du Cap !

Les conséquences pour la représentation du monde habité des découvertes maritimes et terrestres étaient si vertigineuses que Marin de Tyr et Ptolémée ont déployé des trésors d'intelligence pour les revoir à la baisse, sans pour autant sauver un modèle ératosthénien incapable de survivre à l'épreuve de l'évidence.

Les confins du monde ont de toute évidence suscité un regain d'intérêt dès le règne de Claude, qui vit l'expédition de Bretagne et la visite d'une ambassade de Taprobane (Pline, *HN* 6. 84-91). Cette ambassade avait également établi que Taprobane se trouvait dans l'hémisphère austral, et peut-être même au sud du Tropique du Cancer (les habitants n'avaient jamais vu leur ombre projetée vers le nord). Or Ératosthène plaçait le « pays producteur de cannelle » et Taprobane à la même latitude. Il y avait donc réellement matière à s'interroger sur l'extension méridionale de l'œcoumène.

45. Ptol., *Géogr.*, 1.8.4-6 ; 1.9.4-7 ; 1.10.1-2 ; 1.11.3-5 ; 1.12.2 ; DESANGES 1978.

Sous le règne de Néron, l'expédition arménienne de Corbulon amenait les armées romaines aux confins de la Caspienne – du moins les contemporains et le général le pensaient-ils – (Pline *HN* 6. 40). En Éthiopie, le même Néron, dont les motivations divergent d'un auteur à l'autre, avait envoyé une expédition, sans doute entre 61 et 63, à la recherche des sources du Nil⁴⁶. L'idée exprimée par Lucain (*Pharsale* 10.290-291) selon laquelle les Sères de l'Extrême-Orient étaient les premiers à voir le Nil supposait que la mer Érythrée était une mer fermée et que le Nil la contournait. Cette hypothèse, aux antipodes de la vision traditionnelle de l'œcoumène, montre que les fondements de la carte de Ptolémée étaient déjà présents dans les cercles intellectuels de la capitale de l'empire. Traitant de l'ensemble des zones situées au cœur de cette effervescence géographique, le *Périple* semble étrangement silencieux et réservé. Est-ce véritablement le cas ?

3.3. Positionnement théorique du Périple et stratégie de l'intertexte masqué : Hannon et Pythéas

S'il n'est pas à proprement parler un ouvrage géographique – il traite au mieux d'un argument géographique – le *Périple de la mer Érythrée* n'en est pas moins amené à trancher, loin de toute polémique apparente, sur des questions proprement géographiques, puisqu'il décrit les régions qui détenaient la clé de leur solution.

La première réponse concerne la limite méridionale de la mer Érythrée. Elle se trouve dans l'île de Palaïsimundu/Taprobane. Le passage où il décrit une île s'étendant du sud de l'Inde en direction de l'ouest quasiment jusqu'à l'Azanie (§ 61) est une citation presque textuelle d'Ératosthène (fgt IIIB12 Berger = Strabon 15.1.14 C 690 ; fgt IIIB18 Berger = Pline *HN* 6.81) si l'on fait exception du nom récent de l'île, dont il donne néanmoins l'équivalent ancien. L'idée de cette extension considérable se trouve déjà chez Ératosthène qui lui conférait une extension de 7.000 ou 8.000 stades⁴⁷ d'est en ouest, selon que l'on suit Pline ou Strabon. La mer Érythrée est donc ouverte sur l'Océan extérieur par deux passes, entre l'Azanie et Taprobane, et entre Taprobane et l'Inde.

L'image traditionnelle de l'œcoumène insulaire peut ainsi se développer. Au § 38, l'auteur écrit : « À cette région (celle des *Parsidi*), alors que le continent, du fait de la profondeur de ses golfes, commence à s'incliner vers le Levant, font suite les parties littorales de la Scythie, qui se situe le long du Borée franc ». Si la mention de la Scythie sur les rivages méridionaux de l'Inde n'a rien d'exceptionnel,

46. Pline, *HN* 6 181 ; 12. 19 ; Sén. *QN* 6.8.3. Le terminus *ante quem* est fourni par la rédaction du livre VI des *Quaestiones Naturales* de Sénèque, en 64-65. La question de savoir s'il y a eu une seule expédition ou si les deux récits renvoient à deux entreprises différentes a été âprement discuté. Pour un état du débat, cf. DESANGES 1978 p. 321-325.

47. La valeur de 5.000 stades que l'on trouve parfois est une émendation de Meineke rejetée avec raison par Berger.

cette description évoque assez directement l'image d'une œcoumène très étroite du nord au sud, assez proche de l'image ératosthénienne du monde habité. Pour l'auteur du *Périple*, la Scythie est un ensemble unique qui fait le lien entre les confins septentrionaux du monde habité et les côtes méridionales de l'Inde.

À l'est (§ 63-64), la description du monde intègre la nouvelle Θῆρα, mais la vision du monde reste d'un classicisme total. Après Taprobane, on est désormais dans l'Océan, désigné sans autre précision. À partir du Gange, on retourne vers le Nord, et en dépit d'une syntaxe altérée, on reconnaît sans mal le modèle d'une mer Caspienne ouverte sur l'Océan extérieur. La description s'achève avec le lac Méotide (mer d'Azov), considéré comme limitrophe de l'Océan extérieur. Si la mention par le *Périple* de son débouché sur l'Océan est sans doute à rapporter à la mer Caspienne, ainsi que l'a noté L. Casson (*ad loc.*), il est difficile de ne pas faire le lien entre le lac Méotide et le Tanaïs qui s'y jetait et qui, de l'avis de Pythéas, était un fleuve qui allait de mer à mer, selon un modèle classique pour les anciens, et possédait dans l'Océan un débouché qui avait marqué le terme du voyage de Pythéas⁴⁸. La description du *Périple* fait donc, sans le nommer, le lien avec le récit de Pythéas.

La description donnée au § 18 des confins de l'Afrique constitue l'un des premiers jalons de la mise en perspective de la description des côtes : « (après Rhapta) ce sont à peu près les dernières places de commerce de l'Azanie sur le continent à droite de Bérénikè : l'Océan qui se trouve au-delà de ces lieux, qui est encore inexplored, s'incurve vers le Couchant, et se déployant le long des parties inhospitalières de l'Ethiopie, de la Libye et de l'Afrique, il mêle ses eaux à celles de la mer d'Hespérie. »

L'idée que les littoraux méridionaux du continent africain sont aussi ceux de l'*Africa*, c'est-à-dire de la province d'Afrique, imposent l'image ératosthénienne (qui est aussi celle du périple de Hannon) d'une distance très courte en ligne directe entre Carthage et le sud du continent⁴⁹.

On a vu que le nombre d'étapes enregistrées jusqu'à Rhapta conduisaient Ptolémée à placer Rhapta (avec raison) sensiblement au sud de l'équateur surtout dans son méridien court de 180.000 stades. L'auteur du *Périple* a mis en œuvre une authentique stratégie pour inscrire Rhapta dans l'hémisphère nord. L'un de ses éléments consiste à mentionner des *dromoï* sans valeur claire, ou à valeur réduite (*hémérésioï*) et à faire des nycthémères l'exception absolue. Le second consiste en une construction géo-cartographique qui oriente la côte de l'Inde résolument à l'est, plutôt qu'au sud, et à étendre horizontalement depuis l'extrémité de l'Inde une gigantesque Taprobane quasiment jusqu'à Rhapta. Cette extension permet à l'auteur de démontrer que Rhapta se situe à la latitude du sud de l'Inde, et donc nécessairement au nord de l'équateur, puisque telle devait être la situation de

48. Strab. 2.4.1 C 104 = fgt 8d Bianchetti ; BIANCHETTI 1998 p. 31-35. Timée faisait rentrer les Argonautes depuis l'Océan extérieur par le Tanaïs (Diod. Sic. 4. 56).

49. Ératosthène, fgt IIA9 Berger = Strab. 1.3.2 C47.

Taprobane. Quelque floues que soient les valeurs (au demeurant variables) du *dromos*, associées à l'image d'une côte orientée nord-sud du cap des Aromates à Rhapta, commune à Ptolémée et à l'auteur du *Périple*, elles semblent autoriser une extension importante de l'œcoumène vers le sud, tout en l'inscrivant entièrement au nord de l'équateur par la grâce de ce flou.

Au sud du continent africain, l'auteur rejoint dans ses grandes lignes l'image que met en scène le *Périple de Hannon*, qui figure dans le même corpus de Heidelberg et que connaissait Arrien, sans en retenir la toponymie. Pourtant, les distances que prend l'auteur avec le *Périple de Hannon* sont telles que l'on peut penser qu'elles procèdent d'un choix délibéré plutôt que de l'ignorance. La « corne de l'Afrique », présente chez Ptolémée (*Géogr.* 4.7.11), disparaît au même titre que l'île de Cernè, le *Théôn Ochèma* et les autres *mirabilia* qui caractérisent chez Hannon l'extrême sud. L'auteur reprend l'idée d'Eratosthène selon laquelle l'Afrique aux confins méridionaux de la Libye était proche de Carthage. En affirmant que tous ces confins sont inexplorés, l'auteur ne se borne pas à nier l'authenticité du périple de Hannon. Il se fait l'écho d'une tradition bien présente chez Agrippa et Pline qui oppose aux conjectures (même s'il les rejoint) la réalité de l'absence d'information fiable en utilisant un vocabulaire hérité de l'Académie. Pour l'auteur du *Périple*, les confins méridionaux sont inconnus, mais le changement d'orientation de la côte vers l'est sensiblement à la latitude où on la connaît à l'ouest permet de conjecturer une limite sud de la Libye parallèle à l'équateur.

L'auteur du *Périple* ne discute jamais explicitement ni la forme ni les dimensions de la terre habitée, mais il nous fournit, comme le récit de Hannon, les éléments nécessaires à cet effet sans paraître vouloir construire un système. Tout porte aujourd'hui à croire que le *Périple* de Hannon est un faux⁵⁰ qui donne à voir ce qu'un lecteur érudit de la fin de l'époque hellénistique est en droit d'attendre là où on le lui donne à voir en le validant du double sceau de l'autopsie et de l'autorité du témoin allégué. On pourrait assurément faire la même lecture de Pythéas. On a le sentiment que l'auteur du *Périple* est l'héritier de Strabon plus que d'Eratosthène dans sa représentation du monde, et qu'à l'instar de Strabon, de Sénèque ou de Pline, il a choisi de se positionner en réaction contre les formes fabuleuses du récit de voyage exocéanique. L'auteur se situe ainsi, théoriquement et dans la forme, par rapport à trois récits, tous taxés par les anciens au mieux de fiction (*plasma*), au pire de pure fable (*mythos, fabula*) : le périple de Hannon, les voyages d'Eudoxe de Cyzique⁵¹, et le *Sur l'Océan* de Pythéas (BIANCHETTI 1998, 68-80). En s'appuyant sur les réalités du commerce et en nous installant dans une mer fermée, l'auteur nous fait passer de la relation de voyage sur l'Océan, par nature installée dans le domaine de la fiction et du mensonge, à celui de la vérité.

50. DESANGES 1978, p. 39-85 ; GONZALEZ-PONCE 2008, p. 92-115.

51. Strab. *Géogr.*, 2.3.4 ; Mela, 3.90 ; Pline *HN* 2. 169.

Ceci semble du reste s'opposer radicalement à l'hypothèse d'un récit autoptique, dont notre texte n'a du reste pas la forme, ainsi qu'on l'a vu plus haut

Pour autant, l'ombre de ces récits, jamais nommés, plane sur le *Périple*, quoique l'auteur renvoie la réalité qu'ils décrivent au champ de l'inexploré, et leur description au domaine de la conjecture, de la fiction ou du mythe. L'auteur a retiré de sa description tout toponyme issu de Hannon. Ptolémée (*Géogr.* 4.7.11) et Marin de Tyr n'ont pas eu ce scrupule en intégrant la « corne du Notos » à la liste des toponymes que le *Périple* attribue à l'Azanie. Implicitement, l'auteur du *Périple* fait néanmoins, par son récit, le lien entre Hannon et Pythéas. En indiquant non seulement l'orientation à l'est du continent africain après Rhapta, mais encore les régions opposées à l'Éthiopie, à la Libye et, surtout, à l'Africa, il reprend assez exactement les termes de Hannon et d'Ératosthène, qui plaçaient Cernè à la verticale de Carthage. Ainsi, tout en niant la réalité de quelque exploration que ce fût du sud du continent africain, réputé inexploré, et en évitant tout recours à la toponymie de Hannon, il valide intellectuellement le schéma ératosthénien du sud de l'œcoumène hérité de Hannon. De la même façon, en rejoignant les bouches du Tanaïs, et en décrivant une Inde très allongée vers l'est et la mer Caspienne ouverte sur l'Océan extérieur, il rejoint le terme des voyages de Pythéas et valide la conception insulaire de l'œcoumène au moment même où les nouvelles données, qu'intègre le *Périple*, incitaient certains à remettre en cause le modèle ératosthénien et strabonien d'une œcoumène insulaire entièrement inscrite dans l'hémisphère septentrional.

L'un des points les plus marquants de notre *Périple* est de proposer au lecteur, au terme de chacune des deux parties du *Périple*, une vision extrêmement construite des *eschatiaï*. Elle procède non seulement de la culture géographique de l'auteur au sens large, mais aussi d'une réelle pensée cartographique, et d'une interrogation « géographique » au sens où l'entendaient les Anciens, puisqu'on trouve non seulement des réponses aux questions relatives à l'extension, à la nature et à la forme de l'œcoumène, mais encore des réponses dont la nature s'intègre dans une intertextualité géographique propre aux grands périple exocéaniques. La culture et les préoccupations cartographiques de l'auteur du *Périple* sont l'un des traits qui le distinguent – autant que l'on puisse en juger – de la plupart des périple, mais le rapproche fortement des ambitions du « Périple » de Hannon (et sans doute des ouvrages de Pythéas, Euthymène et Himilcon). Opposer la marchandise qui valide la connaissance par la répétition d'expériences avérées, aux ornements suspects du mythe, lui permet de valider avec plus de crédibilité les hypothèses fondées jusque-là sur des récits justement contestés. La mention des marchandises échangées était par ailleurs l'objet d'une relative tradition – sans doute pour les raisons que nous venons d'indiquer – chez les géographes du début

de l'empire, ainsi que l'on peut le déduire, entre autres, de la description que fait Strabon (2.1.13, C 72) de Taprobane⁵² et de Ptolémée (*Géogr.* 7.2.4).

En choisissant de ne pas décrire un océan, mais une mer, l'auteur a fait le choix de décrire un lieu réel, et non le milieu mythique et fictionnel par excellence que constitue l'Océan extérieur (ROMM 1992, p. 172-214). Ce monde est une mer fermée par Taprobane au sud. Elle est sillonnée par des navires et réalisée par la matérialité du commerce, et des produits décrits, qui sont des produits connus du marché de l'empire, et rejoint à l'est l'espace de la geste d'Alexandre.

Au même titre que les récits exocéaniques, qui ne prétendent pas à être des constructions géographiques, mais valident des constructions géographiques qu'ils connaissent et qu'ils entendent démontrer, l'auteur du *Périple* avance à visage masqué. Il apporte à une question débattue les éléments de preuve géographique. En fondant sa description sur la réalité tangible du commerce, vérifiable à la liste des produits échangés, il les marque du sceau de la vérité. Tout en renvoyant les récits antérieurs à la sphère de l'inexploré, la brique qu'il place dans l'édifice des savoirs géographiques entre ces récits fabuleux et un récit avéré leur confère, une fois dépouillés de leur toponymie mythique, une vraisemblance géographique sur la base de laquelle c'est l'ensemble de la terre habitée qui prend forme.

Le choix du *Périple* d'opposer, aux *mythoi*, l'*anèneurètos* (« inexploré ») répond au *qua cognitum est* d'Agrippa (ARNAUD 2007) qui est aussi le *credo* de Pline l'Ancien. Il nous installe dans la sphère de la rationalité affichée et ne franchit pas les limites du connu et avéré sans en aviser le lecteur. Il oppose la finitude de la connaissance du monde à ses limites hypothétiques, qui ne sont en fait que l'imaginaire créé là où la connaissance fait défaut. Rejetant la fiction, il tend à refuser les *mirabilia*, qui en sont l'ornement ordinaire. On ne les rencontre qu'au § 62, avec la mention des Κιρράδαί, les hommes au nez plat, également présents chez Ptolémée (7.2.2)⁵³, suivie de celle des Βαργύσοι, hommes au nez de cheval dits anthropophages, dans la lignée d'Hérodote (3.99)⁵⁴.

De façon plus générale, le refus systématique de se référer à des textes fictionnels dont l'auteur admet pourtant implicitement le contenu se situe à notre sens dans une démarche philosophique qui est celle de Carnéade et de la Nouvelle Académie, qui est l'une des tendances fortes de la pensée géographique latine, qui anime clairement Agrippa et Pline et oppose fortement ce dernier à Pomponius Mela. Mais il fait le choix de s'en tenir au connu et avéré. La façon dont il lance des pistes, notamment en indiquant l'orientation à l'est de la côte après Rhapta

52. Ἐξ ἧς καὶ ἐλέφαντα κομίζεσθαι πολὺν εἰς τὰ τῶν Ἰνδῶν ἐμπορεῖα καὶ χελώνια καὶ ἄλλον φόρτον.

53. On comprend pourquoi L. Casson (1989, n. *ad loc.*, p. 234) considère que Ptolémée ne les mentionne pas.

54. Ce sont sans doute les Βησσυγγοί anthropophages de Ptolémée (7.2.4), la forme étant très incertaine dans les manuscrits.

ouvre la porte à la conjecture, mais pas à la certitude acquise ou alléguée. L'Océan est une appellation réservée à l'inconnu, qui fait le lien entre deux mers connues : la mer d'Hespérie et la mer Érythrée, objet de la description de notre *Périple*.

L'image très traditionnelle de la terre habitée qui se dégage du *Périple* est aussi celle qui prévaut chez Arrien de Nicomédie, au moment même où l'œuvre de Marin de Tyr se diffuse et où Ptolémée compose ses *Instructions pour le dessin de la carte du monde*. Et elle se fonde sur les mêmes sources. Il y a de ce point de vue une logique réelle à rattacher ce texte à la bibliothèque d'Arrien, ainsi que l'a proposé D. Marcotte. Il se pose probablement en réaction contre les thèses nouvelles, dont il utilise les sources à contre-emploi, pour conforter l'image de l'œcumène insulaire.

Au terme de cette analyse, l'origine sociale de l'auteur du *Périple* nous semble plus à rechercher dans un milieu latin hellénisé (ou grec latinisé) qu'en Égypte. Sa conception de la vérité, qui oppose le su à l'ignoré – ce dernier incluant le putatif –, suggère des liens avec la Seconde Académie et le place dans le même univers intellectuel que Pline l'Ancien et Agrippa. Sa culture géographique et cartographique semble importante. Ses références, jamais citées, mais sous-jacentes à son projet sont Pythéas, Hannon, Ératosthène et sans doute Polybe. Son projet pourrait être brièvement caractérisé comme une sorte d'imitation en creux de Pythéas et de Hannon. Comme eux, il fonde sur une description géographique qui cache ses intentions une hypothèse de représentation du monde dont l'origine se trouve dans l'intertextualité géographique. Sa description fait le lien entre leurs récits de voyage. Mais précisément, elle déplace le champ de la vérité d'une autopsie suspecte vers la réalité statistique du commerce. L'association à chaque lieu de produits identifiés, – exotiques, certes, mais présents sur le marché de Rome et aussi créateurs de la réalité de l'extension de la présence romaine que le rhinocéros d'Agisymba présenté dans l'arène par Domitien en association avec la description de son origine lointaine – vaut brevet de vérité.

La thèse qui sous-tend l'intégralité de cette description est la défense et illustration du modèle ératosthénien du monde. Elle s'inscrit dans un moment de grande incertitude relative à l'extension méridionale de la terre habitée. Déjà, Agrippa laissait planer le doute sur l'extension méridionale réelle du continent africain en se bornant à un *qua cognitum est* placé sur des déserts et non sur l'Océan extérieur et ne plaçait de limite à ce continent que celle de sa connaissance. Les récits de Théophile et de Diogène, malheureusement difficiles à dater, conduisaient inmanquablement Marin de Tyr à placer l'extrémité du continent Africain très au sud de l'équateur, faisant voler en éclats l'image ératosthénienne de l'œcumène insulaire. La découverte par Diogène de lacs réputés constituer la source du Nil fut-elle à l'origine de la revalorisation par Sénèque de l'hypothèse polybienne de l'extension de l'œcumène au sud de l'équateur et de l'origine équatoriale du Nil, et de la mission d'exploration conduite sur l'ordre de Néron par des prétoriens en quête des sources du Nil ? Nul ne peut le préciser. Il n'en reste pas moins que la seconde moitié du 1^{er} s. est une période de découvertes intenses qui, du

voyage transsaharien jusqu'à Agysimba au développement du commerce vers l'Inde et vers la Tanzanie, ont ravivé l'incertitude des érudits sur la forme et l'extension de la terre habitée. C'est elle qui paraît avoir motivé les relations de voyage de Diogène et de Théophile, elle encore qui explique sans doute, toujours sous Domitien, le voyage de Cléombrote de Lacédémone, elle toujours qui fonde l'intérêt d'Aelius Aristide pour les sources du Nil et pour le récit d'Euthymène de Marseille et le pousse à s'engager lui-même, comme Polybe avant lui, dans une entreprise avortée de circumnavigation de l'Afrique et de recherche d'information de seconde main, en Égypte et à Gades, elle enfin qui aboutit aux représentations géographiques ordonnées d'un monde nouveau produites successivement par Marin de Tyr et Ptolémée. C'est en réaction contre cette reconstruction du monde que nous paraît se positionner résolument un opuscule marqué par une vision très conservatrice de la terre habitée, entièrement conforme à celle d'Arrien.

La méthode est celle de l'appui sur la réalité du commerce de données incontestables acquises non au terme d'un voyage particulier et d'une autopsie toujours douteuse, mais à travers la synthèse des voyages de commerçants. Cette synthèse a été réalisée à partir de plusieurs sources dont une est précisément rapportée par Ptolémée aux « commerçants ». Au terme de cette étude, il ne nous semble pas douteux que le texte parvenu jusqu'à nous soit le fruit d'une compilation dont les intentions étaient clairement géographiques au sens le plus plein du terme. La valeur documentaire du texte n'en est pas considérablement affectée pour autant que la documentation soit rapportée au contexte chronologique de chacune des sources utilisées par un compilateur que nous placerions volontiers dans la première moitié du II^e s., entre les découvertes de la seconde moitié du I^{er} s. et la mort d'Arrien (si la collection de Heidelberg provient effectivement de sa bibliothèque), soit à l'époque de Marin de Tyr. Une étude philologique et notamment lexicologique plus poussée de ce texte reste néanmoins nécessaire et devrait nous permettre de progresser dans la connaissance d'un texte si original qui nous place au cœur d'une pensée géographique écartelée entre académisme et découvertes, et entre deux critères difficilement conciliables du vrai : la tradition scolastique et la convergence des témoignages indépendants.

Pascal ARNAUD
Université Lyon 2 – IUF

Bibliographie

ABEYDEERA 1998

A. ABEYDEERA, « The Geographical Perceptions of India and Ceylon in the *Periplus Maris Erythraei* and in Ptolemy's *Geography* », *Terrae Incognitae* 30/1, p. 1-25.

ARNAUD 1993

P. ARNAUD, « De la durée à la distance : l'évaluation des distances maritimes chez les géographes anciens », *Histoire et Mesure* 7.3/4, p. 225-247.

ARNAUD 2007

P. ARNAUD, « Texte et carte d'Agrippa. Historiographie et données textuelles », *Geographia Antiqua*, 16-17, p. 73-126.

ARNAUD 2011

P. ARNAUD, « La mer dans la construction de l'image grecque du monde », in J. SANTOS YANGUAS & B. DÍAZ ARIÑO (éds), *Los griegos y el mar (Revisiones de Historia Antigua 6)*, Vitoria Gasteiz, p. 129-153.

BERGER 1880

H. BERGER, *Die geographischen Fragmente des Eratosthenes*, Leipzig.

BELFIORE 2004

S. BELFIORE, *Il periplo del Mare Eritreo del I. sec. DC e altri testi sul commercio fra Roma e l'Oriente attraverso l'Oceano Indiano a la Via della Seta*, Rome.

BERGGREN & JONES 2000

J.L. BERGGREN & A. JONES, *Ptolemy's Geography. An Annotated Translation of the Theoretical Chapters*, Princeton-Oxford, 2000.

BIANCHETTI 1998

S. BIANCHETTI, *Pitea di Marsiglia, L'Oceano. Introduzione, testo, traduzione e commento*, Pise-Rome.

CASSON 1989

L. CASSON, *The Periplus Maris Erythraei. Text with introduction, translation and commentary*, Princeton.

COTTIER, CRAWFORD, CROWTHER 2008

M. COTTIER, M.H. CRAWFORD, C.V. CROWTHER, *et al.*, *The Customs Law of Asia*. Oxford.

DE ROMANIS 1997

F. DE ROMANIS, « Hypalos : distanze e venti tra Arabia e India nella scienza ellenistica », *Topoi* 7, p. 671-692.

DESANGES 1978

J. DESANGES, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (v^e siècle avant J. C. -iv^e siècle après J. C.)*, Rome.

DESANGES 1998

J. DESANGES, « Du bon usage d'Agatharchide ou de la nécessité de la Quellenforschung », in P. ARNAUD, P. COUNILLON (éds), *Geographica Historica*, Bordeaux – Nice, p. 69-82.

DESSAU 1911

H. DESSAU, « Eine Freund Plutarchs », *Hermes* 46, p. 156-160.

FRISK 1927

H. FRISK, *Le Périphe de la mer Érythrée*, Göteborg.

GIANGRANDE 1975

G. GIANGRANDE, « On the Text of the *Periplus Maris Erythraei* », *Mnemosyne* 28/3, p. 293-296.

GONZÁLEZ PONCE, 1993

F.J. GONZÁLEZ PONCE, « El periplo griego antiguo: ¿verdadera guía de viajes o mero género literario? El ejemplo de Menipo de Pérgamo », *Habis* 24, p. 69-76.

GONZÁLEZ PONCE 1995

F.J. GONZÁLEZ PONCE, *Avieno y el Periplo*, Écija.

GONZÁLEZ PONCE 1997a

F.J. GONZÁLEZ PONCE, « El corpus periplográfico griego y sus integrantes más antiguos: épocas arcaica y clásica », in A. PEREZ JIMÉNEZ, G. CRUZ ANDREOTTI (éds), *Los Límites de la Tierra: el Espacio Geográfico en las Culturas Mediterráneas*, Madrid, p. 41-76.

GONZÁLEZ PONCE 1997b

F.J. GONZÁLEZ PONCE, « Utilidad práctica, ciencia y literatura en la periplografía griega de época ellenística », in A. PEREZ JIMÉNEZ, G. CRUZ ANDREOTTI (éds), *Los Límites de la Tierra: el Espacio Geográfico en las Culturas Mediterráneas*, Madrid, p. 147-176.

GONZÁLEZ PONCE 2008

F.J. GONZÁLEZ PONCE, *Periplógrafos griegos I: Época arcaica y clásica I. Periplo de Hanòn y autores de los siglos VI y V a.C.*, Saragosse.

PALMER 1949

J.A.B. PALMER, « *Periplus Maris Erythraei*, Remarks on Chapter 47 », *The Classical Quarterly* 43, p. 61-64.

PIRENNE 1961a

J. PIRENNE, *Le royaume sud-arabe de Qatabân et sa datation d'après l'archéologie et les sources classiques jusqu'au Périple de la mer Erythrée*, Bibliothèque du Muséon, vol. XL VIII, Louvain.

PIRENNE 1961b

J. PIRENNE, « Un problème clef pour la chronologie de l'Orient : la date du *Périple de la mer Erythrée* », *Journ. Asiat.*, 244, p. 441-460.

POTHECARY 1997

S. POTHECARY, « The expression 'our times' in Strabo's *Geography* » *Classical Philology* 92, p. 235-46.

POTHECARY 2002

S. POTHECARY, « Strabo, the Tiberian author: past, present and silence in Strabo's *Geography* », *Mnemosyne* 55/4, p. 387-438.

ROMM 1992

J.S. ROMM, *The Edges of the Earth in Ancient Thought: Geography, Exploration and Fiction*, Princeton.

SOLER 2005

J. SOLER, *Écritures du voyage. Héritages et inventions dans la littérature latine tardive*, Paris (Collections des Études augustiniennes, Série Antiquité, 177).

YOUNG 1997

G.K. YOUNG, « The Customs-Officer at the Nabataean Port of Leuke Kome (*Periplus Maris Erythraei* 19) », *ZPE* 119, p. 266-268.

